58

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1213



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le Siège de Toulon pour les Français.
Opéra en 3 actes par Dantilly.
an 2e

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LA PRISE DE TOULON,

PAR LES FRANÇAIS,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

MÊLÉS DE PROSE, DE VERS ET DE CHANTS,

Représenté sur le Théâtre National de la rue de la Loi, l'an deuxième de la République française, une & indivisible.

Par le Citoyen B. DANTILLY.

Prix, 35 sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique & d'Estampes, rue Honore, vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, & au Théâtre de la rue Feydeau ;

Et chez le Citoyen DENNÉ, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

BIBLIOTHÈQUE

AVANT-PROPOS.

LA prise de Toulon (1) est, sans contredit, l'époque la plus brillante & la plus heureuse de la Révolution. Outre qu'elle nous assure l'empire de la Méditerranée, elle rend un port à notre marine; elle rétablit nos communications avec le Levant, & nous ouvre le détroit de Gibraltar. Jamais expédition ne fut plus hardie, plus importante. Imprenable du côté de la mer, entouré de montagnes que l'art & la nature rendoient inaccessibles, hérissé de fortifications, défendu par une garnison nombreuse, tel étoit Toulon lorsque les armées de la République entreprirent d'en former le siège; & cependant cette ville, que le prince Eugène, le duc de Savoie, & les flottes combinées de la Hollande & de l'Angleterre avoient inutilement attaquée en 1707, a été, pour ainsi dire, enlevée d'un coup de main. L'aristocratie, habile à exagérer ses succès, comme à dissimuler ses revers, n'a pas manqué de publier que nous y avions employé plus d'argent que de poudre. Heureusement ce conte grossier ne s'est accrédité nulle part; & ne tombe-t-il pas de lui-même par cette seule question : étoit-il de l'intérêt des puissances coalisées de conserver une place devenue pour elles la clef de la Provence & du Midi ?

Remercions le ciel de ce qu'il ne donne pas toujours aux brigands le courage de défendre ce

(1) L'Auteur, pour prévenir la contre-façon, a signé l'édition entière de cet Ouvrage.

qu'ils ont volé. Grace à la valeur de nos troupes, grace à l'expérience de leurs chefs, l'Eſpagnol & l'Anglais ont fui de notre territoire. N'en doutons pas, ce ſuccès en amenera d'autres, & bientôt chaſſés de nos frontières, François & Guillaume iront chercher par-delà le Rhin les couronnes qu'ils ont ſi bien méritées. Alors la France aura recouvré ſes limites naturelles; alors elle ſera redevenue ce qu'étoit l'ancienne Gaule ſous Jules-Céſar; mais avant tout, que Londres ſoit châtié, & que cette cité inſolente, qui oſa méditer notre eſclavage, reçoive enfin le prix de ſes longs attentats!

Autrefois que la France étoit gouvernée par des catins & par des commis; autrefois que ſes deſtinées étoient réglées par les cabinets de Vienne & de Pétersbourg, la ſeule menace d'une deſcente en Angleterre auroit ſoulevé contre nous ce qu'on appeloit alors la neutralité armée. Aujourd'hui que nous nous ſommes affranchis de cette ſervitude, plus d'obſtacles, plus d'inconvéniens. A la vérité, il faudra riſquer une action de mer, mais quelle qu'en ſoit l'iſſue, que ſur les trois colonnes employées à cette expédition une ſeule parvienne, & c'en eſt fait de l'Angleterre, car quelle puiſſance la préſerveroit d'une invaſion? Ses armées? Les dunes de Dunkerque & les ſables de Toulon leur ont ſervi de ſépulture. Ses milices? Elles n'exiſtent que dans le cerveau de Pitt. Ses villes fortes? Que l'on m'en cite une! Ses habitans? Où prendra-t-on de quoi les armer, & quelle baguette magique aura le pouvoir de transformer en guerrier les habitués de Covent-garden & de Dokandok?

Nous irons donc à Londres, parce que tel eſt notre bon plaiſir, & nous en ferons un auto-da-fé, le tout par repréſailles, car entre brûler des vaiſſeaux, & brûler des édifices, la différence eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Cette hécatombe expiatoire, nous la devons à la liberté du commerce, à la paix du monde entier; aux mânes de nos frères égorgés dans toutes les parties de l'univers. Français! ſongez que Londres règne en tyran ſur les mers; que depuis trois ſiècles ſa politique aſtucieuſe & cruelle gouverne l'Europe & les deux Indes.

Songez que Londres eſt la ſentine de tous les vices, le ſéjour de toutes les corruptions.

Songez que le peuple qui l'habite verſeroit juſqu'à la dernière goutte de votre ſang, s'il pouvoit le faire avec impunité.

Songez que depuis deux cents ans il vous abreuve d'outrages, de perſécutions.

Songez que tour-à-tour il fut envers vous parjure, traître & ſans pitié.

Songez qu'il a donné à l'Europe l'exemple de tous les crimes, de toutes les perfidies.

N'eſt-ce pas lui qui, dans les plaines du Canada, aſſaſſina Jumonville?

N'eſt-ce pas lui qui prélúda à la guerre de 1744, par la priſe de votre marine marchande?

N'eſt-ce pas lui qui fit dreſſer le bûcher de l'infortunée Jeanne d'Arc?

N'eſt-ce pas lui qui dictoit au lord Cheſterfield qu'un Anglais, les armes à la main, vaut cinq Français?

N'eſt-ce pas lui qui a fait du nom Français une

épithète injurieuse pour désigner ce qui est haïssable ou méprisable ? (1)

N'est-ce pas lui qui, le premier, a imaginé dans l'Amérique, le trafic des blancs ?

N'est-ce pas lui qui, le premier, soumettant la vie de l'homme aux calculs de l'avarice, a fait de l'existence & du produit journalier d'un esclave (2) une règle de proportion, d'après laquelle celui-ci doit, au bout de neuf ans, expirer sous le poids du travail ?

N'est-ce pas lui que l'on a vu, au mépris des droits sacrés de l'hospitalité, faire ruisseler votre sang dans le port de Gênes ?

N'étoit-il pas Anglais, ce monstre qui eut la lâcheté d'enlever & de vendre la sensible & trop généreuse Yarika (3)

Français, point de pitié ! point de clémence ! que Londres disparoisse à jamais ! les campagnes

---

(1) Un enfant crie-t-il ? On le menace de le faire manger par un Français. Au théâtre même gentillesse. Un homme reçoit-il un soufflet ? C'est un Français. Refuse-t-il de se battre ? C'est un Français. Laisse-t-il voir sous un habit galonné une chemise toute en loques ? C'est un Français. Leve-t-il le pied sans payer ses dettes ? C'est un Français. Est-il vêtu à la turque ? C'est un Français. Parle-t-il une langue étrangère ? C'est un Français. N'est-ce pas là l'excès de la haine & de la stupidité ?

(2) Ne les ménagez pas, disoit un habitant d'Antigue à son Econome ; les Nègres sont des bêtes de somme qui ne doivent pas vivre plus de neuf ans.

(3) Voyez l'histoire philosophique & politique des deux Indes.

de l'Angleterre vous béniront, (1) & l'univers aura été vengé.

En attendant ce moment glorieux, que les arts s'empreſſent de conſacrer les journées immortelles auxquelles nous devons la priſe de Toulon!

Déjà les principaux théâtres de Paris ont célébré cet événement mémorable; par-tout l'affluence a été la même; par-tout le ſuccès a couronné l'entrepriſe.

L'homme de lettres, qui, dans le ſilence du cabinet, ſuit la Révolution juſques dans ſes moindres ſinuoſités, n'a plus d'obſervations à faire. (2) Le chemin eſt tracé, c'eſt à lui de le ſuivre. Que l'on ne diſe donc plus que c'en eſt fait de notre théâtre, (3) que le bon goût en eſt banni pour toujours! Ce que l'horiſon dramatique a perdu d'un côté, il l'a regagné de l'autre. A la vérité, le vol, (4) le rapt, l'eſcroquerie n'y occuperont plus le premier rang, mais les vertus privées & publi-

---

(1) C'eſt en Angleterre, peut-être plus qu'ailleurs, qu'il faut dire : Paix aux chaumières, guerre aux châteaux.

(2) La Révolution étant le paſſage de la corruption aux mœurs, tout ouvrage de morale eſt, de fait, un ouvrage révolutionnaire.

(3) Quel eſt le théâtre de l'Europe, qui, depuis la Révolution, ait produit des ouvrages que l'on puiſſe mettre en parallèle avec le Philinte, le vieux Célibataire, Fénélon, la Mort d'Abel, Marius, Epicharis, &c.

(4) Il eſt malheureux qu'il n'exiſte pas un juri dramatique, chargé de l'épurement de l'ancien théâtre, car, à coup-sûr, celui de Regnard, que l'on peut appeller le ſcandale de la ſcène françaiſe, en ſeroit proſcrit pour toujours.

ques prendront leur place, & la scène française devenue justement l'école des mœurs, brillera d'un nouveau lustre, sur-tout si nos jeunes littérateurs se montrent plus difficiles dans le choix de leurs sujets, & plus corrects dans leur style. Les mots sacrés de patrie, de liberté, d'egalité sont doux à toutes les oreilles, mais il faut quelque chose de plus, & l'intention ne sauroit jamais servir d'excuse à la médiocrité.

Dans le tems où l'amour étoit le grand ressort des intrigues dramatiques, c'étoit à qui mettroit sur la scène ce sentiment manié & remanié de toutes les manières par les anciens & par les modernes Aussi chaque ouvrage de ce genre pouvoit-il être regardé comme un veritable tour de force. Quelle que fût la difficulté, personne ne se rebutoit, soit que les obstacles donnassent plus de prix au succès, soit qu'il fut convenu qu'au théâtre, comme ailleurs, chacun devoit se laisser tyranniser par la routine. Eh bien! si, malgré ces entraves, la scène française a tenu pendant deux siècles le sceptre de la littérature, que ne devons-nous pas esperer aujourd'hui qu'il n'est plus au théâtre ni serfs, ni vassaux?

Je reviens au siége de Toulon. J'ai dit plus haut que cette ville avoit résisté autrefois aux efforts combinés des premières puissances de l'Europe. Voici comme s'exprime l'historien qui nous a transmis cet événement. Je commencerai par les instructions préliminaires qu'il a placées en tête de son ouvrage.

» La Provence est bornée au Levant par les » Alpes maritimes & par la rivière du Var; au

» Couchant par le Rhône, & au Midi par la Mé-
» diterranée. Elle faiſoit autrefois partie de la
» Gaule Celtique, de la Ligurie, de la Gaule, dite
» Fraccata, & de la Narbonnaiſe : elle a eu le nom
» de Celte Ligurie, de province Narbonnaiſe & de
» province des Romains. Ses peuples particuliers
» étoient les Voconces, les Cacçares, les Saliens,
» les Decentes & les Oxybiens.

» Cette province fut d'abord ſoumiſe aux Ligu-
» riens, aux Celtes, aux Gaulois, & puis aux
» Romains, qui la nommoient leur province. Elle
» paſſa enſuite ſous la domination des Viſigoths,
» des Bourguignons, des Oſtrogoths, des rois de
» France, des rois d'Arles, & enfin des rois héré-
» ditaires de ce pays, rois dont la famille com-
» mença vers le dixième ſiècle. La Provence entra
» une ſeconde fois dans la maiſon de France par
» le mariage de Charles d'Anjou, frère de Louis IX,
» chef de la première maiſon d'Anjou, avec l'hé-
» ritier de Berenger, dernier comte de Provence.
» Cette province ſortit de la ſeconde maiſon
» d'Anjou pour rentrer dans la maiſon de France,
» par le teſtament de Charles IV, comte du Maine,
» & roi de Naples & de Sicile, en faveur de
» Louis XI (d'exécrable mémoire) qui réunit la
» Provence à la couronne.

» Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que la Provence a
» été l'objet des vœux de pluſieurs ſouverains.
» Charles-Quint mit le ſiège devant Marſeille en
» 1524, & fut obligé de le lever; quoique cette
» entrepriſe ne lui eut pas réuſſi, il reparut en
» Provence l'an 1536, avec une puiſſante armée,
» & attaqua de nouveau Marſeille. Il y perdit plus

» de 30,000 hommes. Des payſans renfermés dans » un château du diocèſe de Fréjus, arrêtèrent ſon » armée. Ce prince, après avoir couru riſque de » la vie, fut obligé de repaſſer une ſeconde fois » les Alpes.

» En 1624, Charles Emmanuel, duc de Savoie, » entra en Provence à la tête de 28,000 hommes. » L'armée françaiſe l'obſerva de ſi près, que la » faim & les maladies la détruiſirent preſqu'en- » tièrement. Emmanuel ne ramena dans ſon pays » que 2,000 hommes.

» Quant à Toulon, ce n'étoit qu'un château dans » le tems que Céſar ſe rendit maître de Marſeille. » Ayant prévu que ſes ennemis en tireroient de » grands avantages, il s'en empara. Cette place » devint ſi formidable par la ſuite, qu'elle mérita » le nom de ville. Elle fut priſe deux fois par les » Sarraſins qui la ravagèrent, mais s'étant relevée » de ſes ruines, elle devint une ſeigneurie conſi- » dérable. Henri IV la fit entourer de murailles » & de baſtions; il la regardoit comme une des » plus importantes places du royaume. Il fit conſ- » truire deux grands m les de 700 pas chacun. Ce » que Louis XIV y a fait faire depuis 1660, paſſe » toute imagination, & peut aller de pair, pour » ne rien dire de plus, avec ce que les Romains » ont fait dans le tems de leur plus grande ſplendeur.

» Les choſes les plus remarquables ſont la cor- » derie, l'école des gardes-marine, la ſalle d'armes, » la Sainte-Barbe, (dépôt d'uſtenſiles néceſſaires » aux canonniers) le parc d'artillerie, la ſalle des » voiles, la fonderie des canons, les fours mili- » taires, la machine de la mâture.

» On comptoit alors à Toulon 567 pièces de » canons de fonte, & 3036 pièces de fer.

» Il y avoit dans le port 16 vaiſſeaux du premier » rang, 8 du ſecond, 24 du troiſième, 6 du quatrième, 4 frégates, 4 corvettes, 5 galiottes à » bombes, 8 brulots, 3 fluttes, & dix autres en » conſtruction.

» Voilà ce qu'étoit Toulon lorſque les alliés ſe » mirent en mouvement pour l'attaquer ; quelques » précautions qu'ils euſſent priſes pour donner le » change, le gouvernement eut bientôt pénétré » leurs intentions. Le maréchal de Teſſé fut auſſi- » tôt envoyé dans cette place. Il trouva que les » fortifications du côté de la terre ne pouvoient » pas tenir plus de ſix jours, ce qui paroîtra vraiſemblable ſi l'on conſidère que la France avoit » tout lieu de ſe croire à l'abri d'une aggreſſion de » ce genre.

» Le ſalut de la ville dépendoit de la célérité » des ſecours. Le maréchal de Teſſé fit faire un » camp retranché, un chemin couvert, & les » murailles furent terraſſées pour recevoir le plus » d'artillerie poſſible.

» La ſurpriſe des alliés fut extrême de trouver, » à leur arrivée, quarante bataillons de troupes » réglées, un camp retranché, un chemin couvert, » & plus de 300 pièces de canon en batteries. Ces » diſpoſitions déconcertèrent leurs meſures, & les » mirent dans la néceſſité d'entreprendre un ſiège » dans toutes les règles de l'art.

» Les ennemis commencèrent l'ouverture de » cette campagne par quatre camps qu'ils formèrent » de toutes les troupes tirées de leurs quartiers

» d'hiver, tant de la Lombardie que du Piémont, » l'un à Mazin, près d'Ivru, deux autres plus con- » sidérables à Rivosi, & le quatrième à Dermont, » près de Cony.

» Alors on reçut avis que la flotte anglaise, » composée de 30 vaisseaux de guerre paroissoit » à la hauteur de Gênes. En effet, elle ne tarda » pas à se montrer dans les parages de la Provence; » mais, à l'exception des rafraichissemens qu'elle » procuroit aux armées ennemies, & de quelques » descentes entreprises sans succès le long de nos » côtes, on peut dire qu'elle seconda bien peu les » efforts des assiégeans.

» Ceux-ci plus entreprenans, mais malheureux » dans toutes leurs tentatives, furent chassés suc- » cessivement de toutes les hauteurs dont ils » s'étoient emparés, & réduits à la nécessité de » lever le siège, ce qu'ils firent avec tant de préci- » pitation, qu'ils abandonnèrent trente pièces de » canons, quantité de boulets, des affuts, des » bombes, des grenades, six mille pèles, une » infinité de barils de poudre, & un grand nombre » de tentes.

» Les historiens ne s'accordent pas sur la perte » des alliés; mais il paroît certain que la désertion, » les maladies & le feu de la place leur enlevèrent » 12,000 hommes.

» Pendant que le duc de Savoie repassoit le Var, » l'amiral Schowel faisoit voile pour l'Angleterre. » Assailli dans le trajet par un coup de mer, il fut » englouti dans les eaux, ainsi qu'une partie de son » escadre. Le vaisseau qu'il montoit s'appelloit

» l'*Association*; il étoit de 96 canons de fonte, & » portoit 900 hommes d'équipage.

» Ces nouvelles déſaſtreuſes arrivèrent à la reine » Anne, à l'inſtant où elle recevoit de toutes les » cours les félicitations les plus affectueuſes ſur la » conquête du midi de la France; car alors, comme » aujourd'hui, il ne s'agiſſoit de rien moins que » de l'envahiſſement de ces riches contrées. » Je laiſſe au lecteur le plaiſir des rapprochemens.

La levée du ſiège de Toulon fut célébrée dans toute la France. Les poëtes du ſiècle ne manquèrent pas de ſe ſignaler, & l'on vit pleuvoir de toutes parts & dans tous les idiomes, des odes, des couplets, des balades, &c. On pourra ſe faire une idée de l'eſprit du tems par les pièces ſuivantes.

CANSON

SU LA RETRETO DAU DUC DE SAVOYO.

Su l'Air : *De Madamo la Ducheſſo.*

Pus qu'en grando rejouiſſenço,
Tous leis Troubadours de Provenço,
S'exerçon en milo façouns,
Per fay clata noueſtro joyo,
Celebren per qu'auqueis Canſouns;
Leis exploits dau duc de Savoyo.

Ven eme uno puiſſanto armado,
Grouſſido per la Renoumado,

Nous trobo ſenſo deffenſours,
D'aqui councebet l'eſperanço,
D'eſtre en etat din pau de jours,
D'englouti l'Eſpagno & la Franço.

Deſpuis long-tems la grand Bretaigno,
La Houlando, ni l'Allemagno,
N'avien inſulta noueſtreis borts,
Jamay ſu mar, jamay ſu terro,
N'avian ſuſtengut leis efforts
D'uno plus dangeirouſo guerro.

A l'houro rampli de coulero,
Creignen lou ſort de ſon grand pero,
Parlo enſin à ſeis Camiſars,
Meſſiers m'avias ous fa proumeſſo,
D'unir ſouto meis Eſtandars,
Tous les ennemis de la Meſſo.

Per apeiſar aquel ouragi,
Seignour non perdés pas couragi,
L'y dis un de ſeis Predicans,
N'avés qu'à paſſa la Durenço,
Serés joung per ley Prouteſtans,
De Languedoc, & de Prouvenço.

Serié lou veritable affayre,
Seriou Meſtre ſenſo iſta gayre,
Et dau Coumtat & d'Avignon,
May aquo noun s'y pau pas fayre;
Car la reyno Anno vou Toulon,
Per ſon argent l'y fau coumplayre.

Se mette d'abort en campagno,
Per tout la terrour l'accoumpagno,
Lou vol & lou ſaccajament,
L'aſſaſſinat, lou brigandagi,
La troumparié, lou brulamen,
Soun leis fourriers de ſoun paſſagi.

Per tout la paraulo es manquado,
La fé per tout es vioulado,
Témoin lou noble Merindou,
Que per un accident ſiniſtre,
Dins lou tems que n'avié plus poou,
Perdet doux eſcus & ſoun riſtre.

Ven à Toulon, & ſon armado,
Coumenço per ſon arribado,
De fayre juga lou canon,
Lors que la villo encourageado,
Reſpouende ſu lou même ton,
Canounado per Canounado.

Prince d'équivoque merite,
Arreſtas vous, anas trop vite,
Vous aprendren en aqueſt jour,
Per voueſtro vergougnouſo fuito,
Que ço que vous ven dau Tambour,
Sentourno ſouvent per la Fluito.

Arreſtas-vous, Teſſé s'avanço,
Coundus leis bataillons de Frânço,
Que joungs eme noueſtreis Marins,
Ajuſtaran à voueſtre eloge,

Un d'aqueſteis quatre matins,
Lou ſurnom de Jaque Déloge.

Quittas un deſſein temerari,
Prenes un conſeou ſalutari,
Se non poudes prendre Toulon,
Dirés eis Princes de la Liguo,
Qu'avés coupa qu'auque Melon,
Mangea lou Raſin & la Figuo.

Per qu'auqueis Maiſons abimados,
Per qu'auqueis Vignos derrabados,
Per qu'auque Vilagi rouinat,
Tiras pas un grand avantagi,
Sias vengut, vous ſias entournat,
Que poudias fayre davantagi.

Partés n'avés ren à pretendre,
N'eſperés pas que voueſtre Gendre,
Per augmenta voueſtre chagrin,
Seguit de la valour Franceſo,
Non ſe revenge ſus Turin,
De voueſtro ourguei louſo entrepreſo.

Au ſoulet brut de ſa vendugo,
S'avés juga à l'eſcoundudo,
Avés agi fouer ſageament:
Et per aquo din la Prouvenço,
Cantaren eternelament,
A l'hounour de voueſtro prudenço.

Par CHASTEUIL GALAUP.

LA

LA FOLLE ENTREPRISE DU DUC DE SAVOIE.

CHANSON sur l'Air : *Du Branle de Metz.*

VICTOR, plein de confiance,
Sur l'augure de son nom,
Pour augmenter son renom,
Vient conquerir la Provence.
Après s'être morfondu,
Lui & sa triste alliance,
Après s'être morfondu,
Il s'en va la pelle au.....

✥

Pour conserver la mémoire
Des exploits du Savoyard,
Je veux, sans feinte & sans art,
Vous en apprendre l'histoire.
Que chez la postérité,
Juste arbitre de la gloire,
Que chez la postérité
Il soit à jamais chanté !

✥

Dessus la liquide plaine
Je vois de nombreux vaisseaux ;
Ils fendent le sein des eaux,
C'est Eole qui les mène :
La princesse d'Albion,
Pour cette flotte hautaine,
La princesse d'Albion
A vendu son cotillon.

O quelle foule burleſque
De barbares Nations,
D'Allobroges, de Saxons,
De Lombards & de Tudeſques !
Les Brandebourgs, les Houſſards,
Gens à figures grotteſques,
Les Brandebourgs, les Houſſards,
S'aſſemblent de toutes parts.

Deſcendant du Col du Tende
Sur les rives du Paillon,
On dreſſe le pavillon,
De cette effroyable bande ;
Le Duc, ſans leur rien donner,
Au lieu d'argent qu'on leur demande,
Le Duc, ſans leur rien donner,
Se met à les haranguer.

Que mon ame eſt conſternée
Du débris de ce château (1)
Que l'on a mis de niveau
De cette roche pelée !
Qu'elle offenſe mes regards
Cette ville infortunée,
Qu'elle offenſe mes regards
Cette ville ſans remparts !

Je connois votre vaillance ;
Et ſi vous le méritez,
Vous aurez les dignités
Et les châteaux de Provence.
Nous vengerons ce débris

(1) La ville de Nice.

Juſques au bout de la France,
Nous vengerons ce débris
En démantelant Paris.

✥

Pour vous, troupes fanatiques,
Grands ennemis de la Croix,
Vous allez, à cette fois,
Vous venger des Catholiques !
Mon bras vous rétablira,
A l'aide de vos pratiques,
Mon bras vous rétablira,
Croye au **** qui voudra.

✥

Sur l'eſpoir des repréſailles,
On applaudit à Victor ;
Mais ſe ſouvenant encor
De Staffarde & de Marſaille,
Ils diſent à haute voix :
Monſeigneur, point de bataille,
Ils diſent à haute voix :
Combien donc ſont les Français ?

✥

Déjà le Var s'épouvante
De voir de fougueux chevaux,
Rompre le fil de ſes eaux ;
Il s'agite, il ſe tourmente.
Oh ! combien je vois de morts
Dans leur onde tournoyante !
Oh ! combien je vois de morts
Emportés loin de ſes bords !

✥

Enfin la ſuperbe armée
Campe devant Saint-Laurent.

Le muſcat aux Allemands
Fait bénir cette contrée.
A Cagne dans un plat-fond,
Le Duc voit ſon entrée,
A Cagne dans un plat-fond,
La chûte de Phaëton.

Puis-je, dit-il, ſans colère,
Voir un augure pareil!
Brûlons le fils du Soleil;
Brûlons le char de ſon père.
Eugene lui dit tout bas:
Epargnons le téméraire,
Eugene lui dit tout bas:
Prince ne le brûlons pas.

Confus, il part & s'avance,
Mais à pas tardifs & lents,
Mépriſant des conquérans
L'importune diligence.
Il dit, ne nous preſſons pas,
Goûtons les fruits de Provence;
Il dit, ne nous preſſons pas,
Les Français ſont ſans ſoldats.

Oh! qu'il change de langage
Aux approches de Toulon!
Quand il voit maint bataillon
Qu'il croyoit au bord du Tage,
Et cent boulets foudroyans
Le ſaluer dans la plaine,
Et cent boulets foudroyans
Porter la mort dans ſes rangs!

Des généraux dans la plaine,
Le conseil est assemblé.
Au pauvre Duc tout troublé,
Schowel, d'une voix hautaine,
Dit : rendez les millions
Que vous a donnés la reine,
Dit : rendez les millions,
Ou bien assiégez Toulon.

✥

A ces reproches sensibles,
Il anime ses soldats,
Qu'il retranche à chaque pas,
Sur un mont inaccessible :
Mais la valeur des Français,
Soutenus d'un feu terrible,
Mais la valeur des Français,
Les en déloge trois fois.

✥

Enfin Victor se retire,
Et ses bataillons épars,
Emportent ses étendards
Avec l'Aigle de l'Empire.
Qu'il est fier de ses exploits !
N'a-t-il pas sujet de rire ?
Qu'il est fier de ses exploits,
Il a brisé quelques toits !

✥

Vous, dont les chants peu vulgaires,
Nous ravissent tous les jours,
Agréables Troubadours,
Sur ce prince téméraire,
Décochez des Impromptus,
Des zests, des lere lanlere,
Décochez des Impromptus,
Des lampons, des turelus.

(*Par un anonyme.*)

AUTRE sur l'Air : *De pon patapon, pata patapon, tarare ponpon.*

Il faut publier l'hiſtoire
Digne de longue mémoire.
Pon patapon, pata patapon,
C'eſt des puiſſances du Nord,
Qui, par un commun effort,
Vouloient ſe couvrir de gloire.
Pon patapon, tarare ponpon.

✥

La Hollande & l'Angleterre,
Brigands de mer & de terre ;
Pon, &c.
L'Allemand, le Savoyard,
Marchant ſous le même étendart,
Nous ont déclaré la guerre.
Pon, &c.

✥

Ils entrent dans la Provence
Sans trouver de reſiſtance.
Pon, &c.
Ils penſent de prime à bord,
Prendre Toulon & ſon Port,
Puis pénétrer dans la France.
Pon, &c.

✥

Mais nos troupes ramaſſées,
Au-devant d'eux avancées.
Pon, &c.
Dans leur rang jettent l'effroi,

Les mettent en déſarroi,
Et détruiſent leurs tranchées.
Pon, &c.

✥

L'ennemi, malgré ſa rage,
Auſſi-tôt perdit courage.
Pon, &c.
Fit enfuir ſes bataillons,
Et laiſſa ſes pavillons,
Ses canons & ſon bagage.
Pon, &c.

✥

Quand Anne fut avertie
De ſa mauvaiſe partie.
Pon, &c.
Elle ne fit que gémir:
Il lui fallut pour dormir,
Boire un plein pot d'eau-de-vie.
Pon, &c.

Par ROBBE.

AUTRE ſur l'Air : *Des Triolets.*

GRAND Duc, pliez vos étendards;
Vos conquêtes ſont terminées;
Toulon eſt chéri du Dieu Mars:
Grand Duc, pliez vos étendarts,
De quoi vivront vos Savoyards?
On n'abat que des cheminées.
Grand Duc, pliez vos étendarts,
Vos conquêtes ſont terminées.

✥

Remenez ces viſages noirs,
Avec leur perche ſur l'épaule;

Vîte en leurs enfumés manoirs,
Remenez ces viſages noirs.
Ils iront apprendre à leurs hoirs,
Qu'en France ils ont eu de la Gaule.
Remenez ces viſages noirs,
Avec leur perche ſur l'épaule.

(*Anonyme.*)

AUTRE ſur l'Air : *De Léandre.*

De mon aveugle ambition,
Voici la glorieuſe ſuite :
Je comptois prendre Toulon,
Il a fallu prendre la fuite ;
Je devois cueillir des lauriers,
J'ai fait couper des oliviers.

(*Anonyme.*)

Le père Augier, Jéſuite, fit ſur la retraite des alliés, les vers ſuivans :

Victor abit victus, latè vaſtavit olivas ;
Intactos lauros, linquere cura fuit.

Delamarée nous en a laiſſé une traduction en quatre vers :

Victor étant vaincu, pour cacher ſa défaite,
Fit un vaſte dégât des forêts d'oliviers ;
Mais il eut ſoin dans ſa retraite
De ne pas toucher aux lauriers.

Ce qui parut de mieux à cette occasion, est une ode de M. de Sennecé. Le public me saura peut-être gré de lui en offrir quelques fragmens.

DANS les campagnes liquides,
Perçant le vague des airs,
Le Sud, aux ailes humides,
Y devançoit les éclairs ;
Quand la Saône paresseuse,
Sortant de son eau douteuse,
S'arrête dans un vallon,
Et s'appuyant sur Zéphire,
L'invite ainsi de lui dire
Des nouvelles de Toulon.

Roi de l'Afrique brûlante,
Dont le caustique pouvoir
Du Caffre & du Garamante,
Marque la race de noir,
Apprends-moi si la Provence
Fléchit sous la violence
De ses agresseurs puissans ?
Ainsi l'amant d'Orithie,
Puisse au fond de la Scythie
Fuir tes regards menaçans !

Le vent, à ce doux langage,
Suspend sa rapidité,
Prompt à lui rendre l'hommage
Que s'attire la beauté :
Délivrez, dit-il, Déesse,
Délivrez votre tendresse
De la frayeur qui vous perd ;
Dans la Provence intrépide
Pallas a sous son égide
Mis son olive à couvert.

L'Allobroge a pris la fuite,
Comblé de honte & d'ennui,
Et les princes de sa suite
Tournent le dos après lui,
Tels que les neiges fondues,
Qui, des Alpes descendues,
Deracinoient les ormeaux,
En arrivant dans la plaine,
Elles s'égalent à peine
Au sort des moindres ruisseaux.

Pour quelques vîtres cassées,
Epuisez vos millions,
Vous voilà récompensées
Turbulentes Nations.
Cette flotte menaçante,
Qui sur la mer gémissante
Tant de côtes a couru,
Pavillons, voiles, cordages,
Bombes, mortiers, équipages,
Soldats, tout est disparu.

Thétis en chante un cantique,
Et les Tritons enjoués
Accompagnent sa musique
De leurs cornets enroues.
La Provence invulnérable,
De son climat agréable
A chassé les étrangers.
Pour en signaler la fête,
Elle remet sur sa tête
Sa couronne d'orangers.

Beautés, fleurs de la Provence,
Vous, dont la pudicité,

D'un vainqueur plein d'insolence,
Craignoit la brutalité,
Votre ennemi se retire,
Et votre honneur qui respire
Ne redoute plus d'assauts,
Du moins s'il sait se défendre
Du tour d'esprit vif & tendre
De vos galans Provençaux.

Mais adieu, belle Déesse,
Votre horison se fait noir;
Je sens que l'heure me presse,
Il faut remplir mon devoir.
Je vais, d'un récit fidèle,
Charmer par cette nouvelle
La française région;
Et de la même vîtesse,
Abîmer dans la tristesse
La Hollande & l'Albion.

» Et vous, de fleurs couronnée,
» Chantez d'héroïques vers,
» Pour célébrer la journée
» De Toulon sauvé des fers!
A ces mots, le fier orage
Part, & pousse le nuage
Vers l'embouchure du Rhin.
Il fuit devant sa présence,
Et le Ciel de la Provence
Recouvre son air serein.

A la médiocrité de ces productions, qui reconnoîtroit les beaux jours de la littérature française? Il faut en conclure qu'il n'y avoit point alors d'esprit national. Disons mieux, pouvoit-il exister sous un gouvernement où le peuple n'étoit compté

pour rien ? La levée du siège de Toulon sauvoit le midi de la France, & peut-être la France entière. Cet événement, chez une nation libre, eût produit une ivresse générale ; chez un peuple esclave, il n'excita que l'indifférence. Dans le fait, qu'importoit aux sujets de Louis XIV la domination de l'Autriche ou de l'Angleterre, lorsque chacun pouvoit dire, avec l'âne de la fable, *non binas clitellas*..... Aujourd'hui que le peuple prend la peine de se gouverner lui-même, & que ce qu'il acquiert de gloire les armes à la main, ne lui est dérobé ni par un roi, ni par un ministre parasites, au moindre succès l'enthousiasme est général ; & la France, des bords de la Moselle, aux Bouches-du-Rhône, retentit d'acclamations.

Fier du succès de nos armes, jaloux, je ne dis pas de les transmettre à la postérité, car il n'est que trop prouvé que les opéra n'y passent point, mais de bien mériter de mes concitoyens, j'ai osé entrer en lice, & me mesurer avec des athlètes redoutables par le nombre & par le talent. Le public qui a déjà prononcé sur les ouvrages auxquels la prise de Toulon a donné lieu, ne me doit certainement aucun compte de ce que cette production a été le fruit de dix jours de travail ; mais il ne sauroit assez encourager les écrivains qui se consacrent particulièrement à ce genre de littérature.

Quant à moi, je ne puis que le remercier de l'accueil qu'il a bien voulu faire tant au siège de Lille (1), qu'à l'apothéose de Lepelletier (2). Ne

(1) Du théâtre de la rue Feydeau.
(2) Représenté à la comédie Italienne.

sachant comment lui en témoigner ma reconnoissance, je prends ici l'engagement de ne quitter la plume que lorsque les ennemis de la Liberté française auront été terrassés, ou réduits à solliciter la paix.

Il ne me reste plus qu'à indiquer les sources où j'ai puisé les principaux traits de cet ouvrage. Ce que je puis faire de mieux à cet égard, c'est de renvoyer le Lecteur aux Bulletins de la Convention.

Je terminerai cet Avant-propos en annonçant au public qu'il doit paroître incessamment une relation du siège de Toulon. Je ne doute pas qu'elle ne réponde à l'attente générale, & qu'elle ne soit la réfutation complete de toutes les impertinences que la calomnie & l'ignorance se sont permises par forme de dédommagement.

PERSONNAGES.

François émigrés ou rebelles.
- Le comte de CASTELLANE, évêq. de Toulon.
- La marquise de DORSAINVAL.
- La comtesse du HAUMONT.
- La duchesse de VALSANGE.

Marine française.
- OUVRIERS DU PORT.
- BOYER, chef des ouvriers du port.
- FORÇATS.
- BURSAL, surintendant des finan. de Monsieur.
- DAPPREVILLE, commandant de la place.

Anglois.
- HOOD, commodore.
- CLARCK, officier anglais.
- BROWN, *idem.*
- JOCKEIS.
- JEAN-BULL.
- Millord PUDDING, personnage ridicule.

Espagnols.
- Le Cte de LANGARA-DALCANTARA DE TORNACUERO DE GUADALAXARA, amiral Espagnol.
- OFFICIERS ESPAGNOLS.
- MOINES de différens ordres.

François.
- SALICETTI. } Députés.
- BARRAS. } Députés.
- FRÉRON. } Députés.
- RICORD. } Députés.
- [illegible]e. } Députés.
- DEGOMIER, général en chef du siége de Toulon.
- HARDOUIN, ci-devant commandant en second du bataillon de Marseille, à l'époque du jugement de Capet.
- LAPOYPE.
- BEAUVAIS, député.
- OFFICIERS de tous grades.
- VIVANDIERES.
- SOLDATS de toutes armes.
- CANONIERS.
- SANS-FAÇON, Factionnaire.
- SANS-REGRET, *idem.*

LA PRISE DE TOULON,

PAR LES FRANÇAIS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente, d'un côté, des édifices disposés diagonalement; de l'autre, une allée d'arbres. On voit ça & là, & d'arbre en arbre, des bancs, des piles de boulets, des madriers, des membrures de vaisseau. Le fond est terminé par l'horison. La gauche offre une vue de mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS DU PORT, chef des Ouvriers.

Ils travaillent les uns à scier, les autres à équarrir des bois de charpente.

Pendant cette scène, des forçats, attelés deux à deux à un madrier, traversent le théâtre.

CHŒUR GÉNÉRAL.

REDOUBLONS de force & d'ardeur,
Amis, redoublons de courage :
Un peu d'argent, beaucoup d'ouvrage,
Du pauvre, voilà le bonheur.

Bientôt un excellent breuvage
Viendra ranimer nos esprits.
Un peu d'argent, beaucoup d'ouvrage,
Nous serons heureux à ce prix.

LE CHEF, *à part.*

Ô France, ô ma patrie !
Par des lâches tu fus trahie ;
La trahiſon eſt l'arme des tyrans :
Vas, ne crains point de te voir aſſervie ;
Pour triompher, n'as-tu pas tes enfans ?

TOUS.

Redoublons de force & d'ardeur, &c.

(*On entend le ſon d'une cloche.*)

LE CHEF.

Amis, voilà l'heure du repos ; que chacun ſe retire ! mais.....

UN OUVRIER.

Que l'on ſoit ici au premier coup de cloche, cela va ſans dire.

TOUS.

Serviteur maître.

(*Ils ſe retirent ſur ces vers.*)

Un peu d'argent, beaucoup d'ouvrage,
Du pauvre, voilà le bonheur, &c.

SCÈNE II.

LE CHEF *ſeul*, (*après les avoir ſuivis des yeux.*)

Les lâches, les perfides, ſans eux Toulon n'auroit jamais vu flotter ſur ſes murs, les étendarts du deſpotiſme ; ſans eux cette ville, qui donna ſi long-tems des loix à la Mediterranée, ſeroit encore l'effroi

l'effroi de l'Eſpagne & de l'Angleterre ; & lorſque ma main auroit tant de plaiſir à verſer tout leur ſang, il faut que je ſois réduit à la honte de diſſimuler. Mais pour être retardée, la vengeance ne ſera que plus terrible. Que leur ſécurité ſoit pour eux le ſommeil de la mort ! Inveſti de toutes parts, à la veille d'éprouver un aſſaut, Toulon ne peut échapper au fer des aſſiégeans. Accélérons, s'il eſt poſſible, ce moment glorieux. Les Anglais ont placé leur confiance en moi. Seul, je puis franchir les portes de cette ville. Ce ſoir, à la chûte du jour, je me rends dans le camp des Français. Ce n'eſt point aſſez de leur avoir indiqué les endroits foibles de cette place, je veux encore, à l'aide de ces inſtrumens, que j'ai fabriqués moi-même, leur apprendre à tourner contre l'ennemi les canons que dans ſa fuite il auroit pu mettre hors de ſervice..... Mais s'il venoit à triompher de nos efforts, s'il étoit poſſible qu'une défaite honteuſe ! ..... Ma femme, mes enfans.....

CHANT.

Eh ! que m'importent mes enfans
Quand il faut ſauver la patrie !
Leur donnai-je la vie
Pour ramper ſous de vils tyrans ?

Non, non, ce que l'honneur commande,
Pour tout Français eſt une loi :
Quand mon pays me les demande,
Mes enfans ceſſent d'être à moi.

J'entends leurs cris plaintifs redemander leur père ;
Je les vois, dans les bras de leur mourante mère,
Se dérobant au fer déjà levé ſur eux.....
Ah ! cruels, arrêtez !... que dis-tu, malheureux ?....

Dans mon cœur, dans mes ſens vainement la nature
Se ſoulève & murmure,
Etouffons, étouffons ces trop tendres accens !

Eh ! que m'importent mes enfans
Quand il faut ſauver la patrie !
Sans plaintes, ſans regrets je les lui ſacrifie.
La mort peut les frapper juſques dans leur berceau ;
On ne craint plus les rois quand on eſt au tombeau.

Oui, la réſolution en eſt priſe, & rien, rien au monde..... (*Eclats de rire de la droite des ſpectateurs.*) On vient, feignons de travailler.

SCÈNE III.

LE CHEF des ouvriers, la marquiſe de DORSAINVAL, la comteſſe du HAUTMONT, la ducheſſe de VALSANGE, L'EVÊQUE, JHONBULL, PUDDING, JOCKEIS & domeſtiques.

L'EVÊQUE.

Le trait eſt délicieux, impayable....

PUDDING.

Je le trouve fort divertiſſante.

L'EVÊQUE.

Ah ! petits Carmagnoles, nous vous apprendrons à vous meſurer contre de gens de notre ſorte.

LA DUCHESSE.

Mais, le fait eſt-il bien prouvé ?

L'EVÊQUE.

Rien de plus certain.

PUDDING.

Je ne l'affirmerois pas, mais je parierois mille, dix mille guinées.

JHON-BULL.

Taisez-vous, mon neveu, & apprenez qu'un pari ne prouve rien.

LA MARQUISE, *appercevant le Chef.*

On nous écoute.

L'EVÊQUE.

Soyez sans inquiétude, il nous est dévoué, & c'est de ces sujets rares que l'on ne rencontre pas souvent.... Bon jour, maître.

LE CHEF.

Monseigneur me fait honneur.

LA COMTESSE.

Bon-homme, que faites-vous donc là ?

LE CHEF.

Madame la Comtesse, je prépare de la besogne, & j'espère qu'il y en aura pour tout le monde.

L'EVÊQUE.

Vous le voyez, Mesdames, son extérieur ne signifie rien assurément; mais pour l'intelligence

& les connoiſſances, je vous garantis qu'il ne le cède à qui que ce ſoit.

PUDDING.

Mon ami, je prenne vous ſur mon protectionne. Je m'eppele Milord Pudding : c'eſt tout dire.

LE CHEF.

Milord. . . .

LA DUCHESSE.

J'aime aſſez ſa figure. On fera quelque choſe pour toi, entends-tu; je me charge de ton avancement.

LE CHEF.

Madame la Ducheſſe eſt trop bonne. Il ne reſte plus que deux heures de jour; allons maintenant obſerver ce qui ſe paſſe dans la rade.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS (*moins le chef.*)

L'ÉVÊQUE.

Vous ne ſavez pas, vous ne vous en douteriez jamais, le Commodore lui veut beaucoup de bien, & c'eſt ſon obſervateur auprès des rebelles.

PUDDING.

Je comprends, cette Monſieur il eſt une eſpionne.

L'EVÊQUE.

Chut, Milord, ceci n'eſt que pour nous. Je ne ſais comment le maraut s'y prend, mais il n'y a pas de jours qu'il ne trouve le moyen de s'introduire dans le camp ennemi.

PUDDING.

Comment diable !

LA DUCHESSE.

Je ne m'étonne pas ſi vous êtes ſi bien informés.

L'EVÊQUE.

Quant aux nouvelles de l'intérieur, car il faut avoir des intelligences par-tout, nous les tirons d'une autre ſource, mais nous avons la ſage précaution de n'y ajouter foi que lorſqu'elles ſont officielles. Madame la Ducheſſe connoît-elle le dernier Bulletin ?

LA DUCHESSE.

Non, mais il me tarde de le lire.

L'EVÊQUE.

Je vous en épargnerai la peine. C'eſt un réſumé des rapports de cette ſemaine. (*Il tire un papier*) Les aſſiégeans ſont aux abois.

LA MARQUISE (*riant.*)

Il me ſemble les voir.

L'EVÊQUE.

Le découragement eſt général. Les méconten-

temens, la déſertion ont tellement affoibli l'armée des rebelles, que ſous 24 heures le ſiège de Toulon ſera levé.

LA DUCHESSE.

Je ne me poſſède pas.

PUDDING.

Je ſuis véritablement ſatisfaite.

JHON-BULL.

J'étouffe.

L'EVÊQUE.

Ce n'eſt rien.... Lyon vient d'éprouver une ſeconde inſurrection.

LA COMTESSE.

Admirable !

L'EVÊQUE.

Bordeaux nous appelle à grands cris, & les Pyrennées ſont entièrement ſoumiſes. Voilà pour le Midi. Quant au Nord, les miracles s'y ſuccèdent avec une rapidité qui tient du prodige. Breſt, la Rochelle, Cherbourg, Rouen ont arboré le pavillon blanc ; l'armée Catholique, après avoir mis en déroute les armées de la République, une & indiviſible, s'eſt portée ſur Saint-Germain, & doit être maintenant aux portes de Paris. La Convention Nationale eſt diſſoute & diſperſée ; Cobourg eſt entré dans Metz, Brunſwick dans Strasbourg, le duc d'Yorck a pris poſſeſſion de Lille, & la France entière demande à capituler.

LA DUCHESSE.

Eſt-il poſſible !

LA MARQUISE.

Je n'en puis plus.

LA COMTESSE.

J'expire.

(*Elles tombent évanouies l'une dans les bras de l'Evêque, l'autre dans ceux de Pudding.*)

LA DUCHESSE.

Des chevaux! des chevaux! ma voiture! vîte, vîte, des chevaux!

JHON-BULL.

Peſte, ſoit de la vieille folle!

PUDDING.

Des chevals, des chevals. Jockeis, allons le carroſſe, le poſte; dépêche-vous, je veux partir avec madame la Ducheſſe.

LA MARQUISE.

Et je ne ſuis pas encore à Paris.

L'EVÊQUE.

En vérité, Meſdames, vous m'avez fait une frayeur.

LA MARQUISE.

Je ſuis encore toute oppreſſée.

LA COMTESSE.

Les nerfs me font un mal!....

L'EVÊQUE.

Grondez-moi, grondez-moi fort.

JHON-BULL.

Je ſuis au ſupplice.

LA MARQUISE.

Tout eſt oublié.

LA DUCHESSE.

Je ſavois bien, moi, que tôt ou tard la bonne cauſe triompheroit.

LA COMTESSE.

Eh! qui en douta jamais?

LA DUCHESSE.

Avoir vendu mes terres ſans ma participation.

LA MARQUISE.

Avoir fait de mon hôtel une cazerne, j'en tirerai vengeance.

LA DUCHESSE.

C'eſt aſſez, ne perdons pas une minute, & que dès ce ſoir même....

JHON-BULL.

Eh! meſdames, modérez cette impatience. Vous avez plus de tems qu'il ne faut.

LA DUCHESSE.

Comment, Monſieur, & que voulez-vous dire?

JHON-BULL.

Que la précipitation eſt ſouvent périlleuſe.

L'EVÊQUE.

Ainſi donc, Monſieur, douteroit....

JHON-BULL.

Oh! très-fort, & ſans examiner ſi l'on ſe joue de votre crédulité, ou ſi vous vous plaiſez à vous

tromper vous-même, je crois que l'on peut, en toute assurance, en rabattre des trois quarts au moins sur les nouvelles qui sont l'objet de vos espérances.

LA MARQUISE.

On sait à quoi s'en tenir.

LA COMTESSE.

Pusillanimité.

L'EVÊQUE, *ironiquement.*

Nous sommes mal informés.

PUDDING, *avec inquiétude.*

Il y a pour examiner dans cette affaire.

LA DUCHESSE.

Doucement, doucement, ceci mérite bien quelqu'attention.

L'EVÊQUE.

Moi, j'y crois, parce que cela doit être.

JHON-BULL.

Et moi, je soutiens la chose impossible; un grand peuple ne se laisse pas subjuguer ainsi.

L'EVÊQUE.

Un grand peuple! comme s'il y avoit encore un peuple en France.

JHON-BULL.

Vous avez raison, Monsieur, il n'y a plus que des hommes, & des hommes déterminés à tout entreprendre pour le maintien de leurs droits.

L'EVÊQUE.

Eh bien, Monsieur, ils périront, & tôt ou tard nos armées.....

JHON-BULL.

Nos armées! & où sont-elles? Dans nos gazettes.

L'EVÊQUE.

Il est vrai qu'on auroit pu beaucoup mieux faire, mais à la campagne prochaine.....

JHON-BULL.

Nous serons peut être réduits à la honte de solliciter la paix.

LA MARQUISE.

Je m'attendois, Monsieur, à plus de ménagemens de votre part.

JHON-BULL.

Ma foi, Madame, si ce discours vous blesse, j'en suis fâché, mais la vérité n'a qu'un langage, & je ne suis pas de ceux qui transigent avec elle.

L'EVÊQUE.

Monsieur, compte pour rien la prise de Valenciennes, de Condé, de Strasbourg.

JHON-BULL.

Eh! Monsieur, taisons-nous sur ces conquêtes.

L'EVÊQUE.

Vous apprendrez ce que peuvent nos alliés.

JHON-BULL.

Les Français en ont qui valent bien les vôtres.

L'EVÊQUE.

Parbleu, voilà du nouveau; & qui ſont ces alliés?

JHON-BULL.

Le courage, l'opiniâtreté & l'amour de l'indépendance. Je pourrois vous en dire davantage, mais vous ne m'entendriez pas, il vaut mieux que je me retire, Serviteur....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *moins Jhon-bull.*

L'EVÊQUE.

En vérité, cet homme extravague.

LA MARQUISE.

Radotage de philoſophe.

LA COMTESSE.

Raiſonnement pitoyable.

LA DUCHESSE.

Comme il vous plaira, Meſdames, mais tout cela me donne furieuſement à penſer.

PUDDING.

Meſdames, je demande vous mille pardons. Mon oncle n'eſt ni galante, ni poli, mais il a le cœur exceſſivement bonne, & ſeroit un homme accompli s'il avoit le complaiſance de mentir quelquefois pour les Dames. Au ſurplus, cette manière peu convenable de diſcourir, il l'a puiſée dans ſes entretiens

avec milord Fox & milord Stanhope. Enfin, pour tout dire, Jhon-bull, mon oncle, eſt dans toute la force du terme, une jacobine Anglais.

L'EVÊQUE.

Il a bien fait de ſe retirer, car j'allois lui prouver juſqu'à l'évidence..... Mais, puiſqu'il m'échappe, ce n'eſt plus que vous, Meſdames, que je dois chercher à perſuader. Apprenez que le ſurintendant des finances, & le grand aumônier de ſon alteſſe royale monſeigneur le Régent, ſont ici depuis ce matin.

TOUTES LES FEMMES.

Se peut-il!....

PUDDING.

Goddam.

L'EVÊQUE.

Je puis le certifier, j'étois ſur leur paſſage au moment de leur débarquement. Pour le coup, voilà des preuves qu'il n'eſt pas permis de révoquer en doute. Ajoutez à cela les réjouiſſances publiques ordonnées par le Commodore en commémoration de nos ſuccès, & vous ſaurez, Meſdames, à quoi vous en tenir.

LA COMTESSE.

Je renais.

LA MARQUISE.

Surcroit d'eſpérance.

LA DUCHESSE.

Voilà mes incertitudes diſſipées.

L'EVÊQUE.

Ainsi donc rassurez-vous, belles Dames, oui, vous reverrez Paris, & je me charge de vous y conduire.

L'EVÊQUE.

CHANT.

Pour retourner aux rives de la Seine
Attendez que, de son haleine,
Zéphir ait parfumé les champs.
Au tems des fleurs on vous vit naître,
Avec les fleurs vous devez reparoître :
Comme elles annoncez le retour du printems.
A votre aspect, l'effroi, les haines, les allarmes,
Seront exilés pour toujours :
Mars à vos pieds déposera ses armes,
Et changera ses traits contre ceux des amours.
Tout brillant de vos charmes,
Paris redeviendra la reine des cités.
Et la paix sur vos traces
Ramenant les arts & les graces
Y fixera toutes les voluptés.

(*L'Orchestre exprimera un bruit sourd & progressif.*)

TOUS.

Quel bruit se fait entendre !

(*Même effet d'Orchestre.*)

Écoutons, écoutons....

CHŒUR, *hors de la scène.*

Ils osent faire résistance !

(*Des Français qu'on ne voit pas.*)

Nous vous bravons.

ANGLAIS, ESPAGNOLS.

Frappons, frappons.

(*Le bruit approche.*)

PERSONNAGES *en scène.*

Fuyons, fuyons.

L'EVÊQUE.

Ne vous alarmez point d'avance.

CHŒUR.

Ils osent faire résistance !

FRANÇAIS.

Nous vous bravons.

ANGLAIS.

Frappons, frappons.

LES FEMMES *en scène.*

Fuyons, fuyons.

LES HOMMES *en scène.*

Nous vous suivons.

SCÈNE VI.

SOLDATS Anglais & Espagnols, MATELOTS de ces deux Nations, FRANÇAIS chargés de fer, DEUX ENFANS en bas âge, une jeune personne de quinze ans.

Chaque Français est tenu au collet par un soldat, ayant le sabre levé.

Les enfans sont traînés avec violence, ainsi que la jeune personne. Pendant cette scène, ils échapperont aux soldats, & se précipiteront aux genoux de leurs pères qu'ils embrasseront étroitement, & d'où les soldats les arracheront avec brutalité.

CHANT.

ANG. ESP.
Marchez, marchez,
Obéiſſez,
Sans répliquer davantage.

FRANÇAIS.
Arme nos bras,
Et tu verras
Ce que peut notre courage.

ANG. ESPAG.

Qu'on les charge de fers, qu'on les traîne en priſon!

FRANÇAIS.

Le châtiment de près ſuivra la trahiſon.

ANG. ESPAG.

Qu'on les traîne en priſon!

(Ici les enfans échappent aux ſoldats, & ſe précipitent aux genoux de leurs pères.)

LES FRANÇAIS.

Lâches! égorgez-nous, mais reſpectez l'enfance.

ANG. ESP.

Point de pitié, point de clémence,
Marchez, marchez,
Obéiſſez;
Que votre ſupplice commence.

FRANÇAIS.

Arme nos bras,
Et tu verras
Comme un Français venge une offenſe.

ANG. ESP.

Marchez, marchez,
Obéiſſez,

FRANÇAIS.

Arme nos bras,
Arme nos bras!

SCÈNE VII.

LE COMMANDANT de la Place, BURSAL.

(Ils entrent avant la sortie des précédens.)

BURSAL.

Bon, bon, c'eſt ainſi qu'il faut les traiter. Ah! petits patriotes, républicains d'un jour! patience, & nous vous apprendrons à vivre.

LE COMMANDANT.

On en fera courte & bonne juſtice.

BURSAL.

Laiſſons ces miſérables, & parlons de l'objet qui nous intéreſſe. Vous ſavez que ſon alteſſe royale monſeigneur le Régent doit arriver ici ſous peu de jours. Le tems preſſe, & nous laiſſe peu de momens à perdre. Il eſt bien d'avoir pourvu aux choſes indiſpenſables, mais cela ne ſuffit pas, & un perſonnage de cette importance, mérite bien qu'on y regarde à deux fois, quand il s'agit de le recevoir d'une manière convenable à ſon rang. Mon premier embarras eſt de ſavoir où nous nous logerons, car je ne vois ici que des maſures & des maiſons que le plus mince gentillâtre rougiroit d'habiter.

LE COMMANDANT.

Mais le palais de la juſtice conviendroit admirablement. C'eſt un bâtiment ſpacieux, immenſe.

BURSAL.

BURSAL.

Tant mieux, ce n'eſt pas que notre train ſoit conſidérable, mais encore faut-il être logé.

LE COMMANDANT.

La ſuite de Monſeigneur eſt ſans doute nombreuſe.

BURSAL.

Rien de cela, mon ami, rien de cela. Pour parler aux yeux & en impoſer à la multitude, nous nous ſommes jettés dans la réforme. Ainſi, en comptant ſa maiſon militaire, compoſée de 4000 hommes, ſa cour qui n'eſt guère plus nombreuſe, & ſon conſeil dont il ne faut pas parler, gens, officiers de bouche, piqueurs, palfréniers, valets, tout cela ne ſe monte pas à 12000 perſonnes. Au ſurplus, peu importe! ſi le palais de la juſtice ne ſuffit pas, on y ajoutera l'hôtel des Invalides, le gouvernement, le palais épiſcopal, l'arſenal, les magaſins, & les maiſons qui ne ſeroient occupées que par des gens d'une certaine manière.

LE COMMANDANT.

Son alteſſe peut diſpoſer de tout ici.

BURSAL.

Voilà qui eſt parler. Ah! çà mon ami, dis-moi, l'eſprit public eſt-il bon dans cette ville?

LE COMMANDANT.

Excellent, & à l'exception de quelques mauvais ſujets, ſur leſquels on a les yeux, le reſte eſt dans les meilleurs principes.

BURSAL.

C'eſt un grand point. Et les femmes, mon cher, les femmes? Cette queſtion eſt toujours de ſaiſon.

LE COMMANDANT.

Elles ſont étrangères pour la plupart.

BURSAL.

D'une certaine volée, ſans doute?

LE COMMANDANT.

Preſque toutes de la première qualité.

BURSAL.

C'eſt-à-dire, comme il nous les faut. A merveille! les ſpectacles?

LE COMMANDANT.

Nous n'en avons point.

BURSAL.

J'y pourvoirai; nous ne pouvons pas avoir moins d'un opéra bouffe. Maintenant, paſſons au chapitre des reſſources. Soit dit, entre nous, nous ne ſommes pas très-en fonds, & il faut de l'argent à quelque prix que ce ſoit. Ce n'eſt pas que l'on ne nous en promette des quatre parties du monde; mais la Ruſſie eſt obérée; l'Angleterre ſuffit à peine à ſes propres dépenſes; la Hollande n'entend plus rien aux emprunts; l'Allemagne eſt aux expédiens, & l'Eſpagne n'a pas même le génie des impôts; à cela près, la coalition eſt dans les meilleures intentions, mais cela ne ſuffit pas. Ne pourroit-on pas eſſayer d'un papier-monnoie, ou tirer

des traites sur les principales maisons de Nantes, de Lyon, de Bordeaux? Ce seroit, ce me semble, un coup de partie. Quant à l'interêt, il seroit régle à 4 & demi, d'après cet axiôme en finance que l'interet décroît en raison de la solvabilité de celui qui emprunte.

LE COMMANDANT.

Au point où sont les choses, cette opération ne peut manquer de réussir.

BURSAL.

Bagatelle que tout ceci, & j'ai en porte-feuille tel projet d'edit que je ne donnerois pas pour cent millions. Messieurs les grands faiseurs, vous apprendrez à me connoître, & d'ici à trois mois je veux avoir éclipse la gloire des Terrai & des Calonne. (*Il tire sa montre*). Le jour baisse; j'ai quelques visites de bienseance à rendre, permettez que je vous quitte: nous nous retrouverons chez l'amiral. Outre que je suis bien aise de faire connoissance avec ces dames, je ne puis me dispenser de témoigner au Commodore combien je suis sensible à la conduite qu'il tient à notre égard. Son alteſſe en sera informée, & je ne doute pas qu'à son arrivée, elle ne lui en témoigne sa reconnoissance. Au revoir.

SCÈNE VIII.

LE COMMANDANT.

Cet homme me paroît dans la plus haute faveur, au premier jour il sera ministre, ménageons-le.

SCÈNE IX.

LE COMMANDANT, MATELOTS & SOLDATS Anglais, Français & Espagnols. Femmes du peuple & des trois nations.

(*Ils forment trois bandes distinctes, & sont deux à deux. L'illumination commence.*)

CHŒUR.

TOUS.

Amis, chantons,
Dansons, buvons,
Célébrons ce beau jour :
Un peu d'amour,
Beaucoup de vin,
De l'Anglais voilà le refrain.

FRANÇAIS.

Beaucoup d'amour,
Un peu de vin,
Du Français voilà le refrain.

ESPAGNOLS.

Beaucoup d'amour,
Beaucoup de vin,
De l'Espagnol c'est le refrain.

ANGLAIS. . . Huzza.
ESPAGNOL. . Viva.

TOUS.

Un peu d'amour,
ANGLAIS. . Beaucoup de vin,
De l'Anglais voilà le refrain.
Beaucoup d'amour,
FRANÇAIS. . Un peu de vin,
Des Français voilà le refrain.

ESPAGNOL. Beaucoup d'amour,
Beaucoup de vin,
De l'Eſpagnol c'eſt le refrain.

UN MATELOT.

Partez nochers,
Quand reviendrez,
Chanterez au retour,
Un peu, &c.

LE COMMANDANT.

Mes enfans, livrez-vous à toute la joie que doit vous inſpirer le ſouvenir des ſuccès que le courage & la force des armes nous ont fait obtenir ſur les rebelles. Encore quelques jours, & la France ſoumiſe d'un bout à l'autre, vous offrira le tribut de ſa reconnoiſſance.

LES FRANÇAIS.

Vive le Commandant.

ANGLAIS.

Huzza! Vive ſon excellence le commodore Hood.

ESPAGNOLS.

Viva le comte de Langara-Dalcantara de Tornacuero de Guadalaxara.

(*Le Commandant ſe retire.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *moins le Commandant.*

BALLET.

Chacun danſera ſuivant le caractère qui lui eſt propre, ſavoir, les Anglais des gigues, les Français des rondes, les Eſpagnols des fandango.

Pendant cette scène arrive une voiture à bras, sur laquelle on doit voir des pains, des saucissons & un tonneau de vin. Les uns boivent à la bonde, les autres dans leurs chapeaux.

La fête à-peu-près à moitié, un officier Anglais tenant à sa main des dépêches, traverse la foule à grande hâte.

La fête presque terminée, on entend trois coups de canons.

Les personnages en scène s'arrêtent & se regardent.

La fête continue.

Roulemens de tambours à une très-grande distance.

Etonnement général.

Ici l'Orchestre doit préparer le spectateur à la scène suivante.

Roulemens de caisses plus rapprochés.

Des Matelots & des Soldats se détachent, & vont à la découverte.

CHANT.

TOUS.

Silence, silence, silence.

(*Ils prêtent l'oreille. — Trois coups de canon.*)

UN MATELOT.

Ces coups semblent partir du bord de l'Amiral.

TOUS.

Mais que veut dire ce signal ?
Silence, silence, silence.

(*Tambours.*)

Le bruit redouble, il approche, il s'avance.

(*Coups de canon de différentes parties de la rade.*)

TOUS.

Mais que veut dire ce signal ?

SCÈNE XI.

Les PRÉCÉDENS, la DUCHESSE, la MARQUISE, la COMTESSE, l'EVÊQUE, le COMMANDANT, PUDDING, BURSAL, Hommes & Femmes parés, Domeſtiques avec des flambeaux.

L'EVÊQUE.

Raſſurez-vous, madame la Ducheſſe, ce ne peut être qu'une fauſſe alarme.

LA DUCHESSE.

Fauſſe alarme, tant qu'il vous plaira, monſeigneur, mais je ne me fais point du tout à l'idée d'un aſſaut général.

BURSAL.

Croyez qu'ils s'en garderont, Madame.....

LA MARQUISE.

Quel contre-tems!

LA COMTESSE.

Être interrompu de cette manière au milieu d'un bal charmant!

PUDDING.

Sur mon foi, c'eſt beaucoup déſagréable.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

Les PRÉCÉDENS, comme à l'avant dernière ſcène. Retour des Soldats & des Matelots.

CHANT.

TOUS, *moins les Soldats & les Matelots.*

Que parlent-ils d'un aſſaut général ?
(*A la vue de leurs camarades*)
Que vont-ils nous apprendre ?
(*Ils ſe ſéparent pour les laiſſer paſſer, & les entourent.*)

UN MATELOT.

Préparons-nous à de nouveaux combats.

TOUS.

Se peut-il ?

LE MATELOT.

L'Amiral en ces lieux va ſe rendre,
Une foule innombrable accompagne ſes pas.

TOUS.

Une foule innombrable accompagne ſes pas !

LE MATELOT.

On ſe regarde, on s'agite, on ſe preſſe !

TOUS.

On s'agite, on ſe preſſe !

LE MATELOT.

Des ſignaux de détreſſe ont paru ſur le port,
On voit dans tous les yeux, la terreur, la triſteſſe,
Et le plus courageux ſemble craindre la mort.
Voudroit-on parmi nous répandre l'épouvante ?

TOUS, *après un repos.*

Ah ! c'eſt nous outrager :
Volons au-devant du danger,
La victoire aux Anglais ſe montrera conſtante.
Qu'aux plaines de l'honneur elle guide nos pas !
Que tout cède à notre courage !
Que l'effroi, le carnage,
Nous précèdent dans les combats !

SCÈNE XIII.

Les PRÉCÉDENS, un détachement de Soldats, Anglais & Eſpagnols, Domeſtiques avec des flambeaux, le Commodore HOOD, le Comte de LANGARA, Officiers des deux Nations, le COMMANDANT, des Moines Dominicains.

UN OFFICIER Anglais.

Le Commodore Hood.

UN OFFICIER Eſpagnol.

Son Excellence le Comte de Langara.

(*Tout le monde ſe découvre.*)

L'Orcheſtre reprend.

CHANT.

COMMODORE.

Eſpoir de l'Angleterre,
Fidèles compagnons de mes nobles travaux,
La gloire vous attend auprès de vos drapeaux :
Allez cueillir au ſein des haſards de la guerre,
Les lauriers dont ſa main couronne les héros.

LE COMTE.

Peuple, Soldats, voici l'instant de la vengeance.
Celui qui punit les forfaits,
Celui dont vous avez éprouvé l'assistance,
Au-devant de vos coups amène les Français.
Qu'ils soient exterminés! le Ciel, dans sa justice,
Ordonne par ma voix ce pieux sacrifice.
Songez que vous avez à venger à-la-fois
L'univers outragé, l'Eternel & les Rois.

TOUS, *l'épée à la main.*

Marchons,
Volons,
La victoire aux Anglais se montrera constante.
ESPAG. La victoire envers nous se montrera constante,
Qu'aux plaines de l'honneur elle guide nos pas!
LE COMMODORE. LE COMTE. vos pas.
Que tout cède à notre courage!
Que l'effroi, le carnage,
Commodre. Comte. Nous précèdent / Vous précèdent } dans les combats.
Marchons,
Volons.

Le premier Acte se termine par le défilé des troupes ayant à leur tête le Commodore & le Comte.

Les autres personnages viennent après sur quatre de front.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La scène se passe à quelque distance du fort Pharon. Il doit être placé dans le fond du Théâtre, & à la gauche des spectateurs. La droite est occupée par une redoute, qui s'appelloit alors, redoute anglaise. Près de l'avant-scène, & dans la direction du premier fort, est la tente des Officiers généraux & des Représentans. Le Théâtre est couvert de Soldats couchés pêle-mêle, & dormant, les uns contre des Tambours, les autres contre des arbres. Deux Factionnaires se promènent en sens contraire. Il est nuit, & il pleut légèrement.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANS-FAÇON, SANS-REGRET.

SANS-REGRET.

Sans-Façon, chante toujours, cela fait passer le tems.

SANS-FAÇON.

Tu as raison.

CHANT.

SANS-FAÇON.

Un jour étant en sentinelle
J'apperçois passer une belle,

Qui vive ? Criai-je auſſi-tôt ;
Amie ! amie ! Ah ! c'eſt le mot.
De s't'amitié, je veux un gage ;
La belle de le refuſer :
Citoyenne, apprenez l'uſage,
Des amis peuvent s'embraſſer.
Eh ! tra, la, la, lara,
Eh ! tra, la, la, lara,
Ah ! le bon tour que celui-là.
(*Bis enſemble le refrain.*)

SANS-REGRET.

A la conquête d'la Belgique,
C'étoit une terreur panique,
Les Autrichiens couroient d'leur mieux,
Leurs Généraux couroient comme eux.
Un Colonel m'offre ſa bourſe,
Pour réponſe mort je l'étend ;
Çà, s'appelle faire reſſource,
J'eus le cheval, l'homme & l'argent.
Eh ! tra, la, la, la, lara,
Eh ! tra, la, la, la, lara,
Oh ! le bon tour que celui-là.
(*Bis enſemble le refrain.*)

SANS-FAÇON.

La veille d'une grande affaire,
Je fredonnois, comm'd'ordinaire,
Un Grenadier m'dit : Sans-Façon,
Pour demain garde ta chanſon.
Si d'vaincre nous avons la gloire,
Tu pourras chanter nos ſuccès.
Moi, je chante avant la victoire,
J'ſuis Républicain & Français.
Eh ! tra, la, la, la, lara,
Eh ! tra, &c.
La bonn'réponſe que voilà.
(*Bis, &c.*)

SCÈNE II.

SALICETTI, ROBESPIERRE, RICORD, BARRAS, FRÉRON.

SALICETTI.

Vous avez parcouru ces lignes redoutables à la faveur desquelles ce vil ramas de brigands espère se dérober à notre juste vengeance. Hérissées de canon, garnies de troupes nombreuses, défendues par des hommes consommés dans l'art de la guerre, elles semblent présenter un front inaccessible. Apprenons à ces traîtres, à ces perfides, ce que peuvent l'amour de la liberté & la haine des tyrans. Plongés dans le sommeil, tranquilles à l'ombre de leurs retranchemens, ils ne savent pas que la mort veille autour d'eux. Qu'ils soient frappés avant qu'ils aient eu le tems de se reconnoître! Que l'éclair & la foudre les atteignent au même moment, & que le cri du combat soit celui de la victoire!

FRÉRON.

L'entreprise est hardie, périlleuse..... Mais les vainqueurs de Gemmappe vivent encore. Quels que soient les obstacles, le courage des Français saura les surmonter, mais ne le prodiguons pas en pure perte. Un revers, un échec répandroient peut-être le découragement, quelles seroient alors nos ressources? Quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire? Ne seroit-il pas à craindre qu'au milieu de

cette consternation, suite inévitable d'une défaite, les Anglais ne portassent le desordre & le carnage jusques dans notre camp. Croyez-moi, ne donnons rien à la précipitation. Sûrs de vaincre, n'abandonnons point au hasard les destinées de la République. Le sang des hommes qui nous ont honorés de leur confiance est trop precieux pour qu'il soit versé sans necessité. Lorsque l'ennemi voudroit le voir couler par torrent, il est de notre devoir de nous en montrer avares.

RICORD.

Nous déliberons, & la République est en danger! Nous déliberons, & le Soldat demande à combattre. Attendrez-vous que de nouveaux renforts aient ranimé le courage des assiégés? Attendrez-vous que la tiédeur & le découragement aient succedé à l'ardeur qui brille dans tous les yeux? Comme vous, j'ai parcouru ces lignes; comme vous, j'ai calculé les perils: mais que nous importent ces retranchemens, ouvrage de la crainte! Que nous importent ceux qui les defendent! Ne sont-ce donc plus des Français que nous menons au combat? Accoutumés à vaincre, nous ont-ils interroges sur la force ou sur le nombre des assiéges? Et lorsqu'ils brûlent d'en venir aux mains, lorsque leur impatience s'irrite du moindre retard, lorsque tout leur sang bouillonne à la vue de l'intervalle qui les sépare de l'ennemi, vous balancez encore? La prudence a ses triomphes, mais l'audace seule conduit aux grands succès. Que le signal des combats soit donné! Que l'Espagnol & l'Anglais ne trouvent de salut que dans la fuite! & que cette journée, à jamais mémorable,

apprenne aux satellites des despotes que des esclaves ne se mesurent point impunement avec des hommes libres.

BARRAS.

On vous propose une attaque générale, & le vœu de l'armée paroît la demander; mais que deviendront nos forces si nous les divisons? Sur quelque point qu'elles se portent, elles rencontreront des forces supérieures. Alors la valeur pourroit être obligée de plier sous le nombre. Réunies en masse & dirigées vers un seul but, la victoire est certaine, & nous conduit à de nouveaux succès. Le fort Pharon commande la ville de Toulon, dont il est, pour ainsi dire, la clef. Défendu par une garnison peu redoutable, quoique nombreuse, il ne peut tenir long-tems. Ce triomphe obtenu, la redoute anglaise, l'Eguillette, la Marque, Malbosquet, ne présenteront qu'une foible résistance. Toulon, foudroyé de toutes parts, ouvrira ses portes, & les ennemis de la République seront placés entre la mort & la nécessité de capituler.

ROBESPIERRE.

L'attaque sera-t-elle générale ou partielle? C'est ce que je n'examinerai point, & parce qu'elles ont l'une & l'autre le même objet, & parce que les instans donnés à cette discussion sont peut-être perdus pour la gloire de nos armes. Quelque soit, à cet égard, l'avis de mes collègues, j'y souscris d'avance, pourvu que l'attaque soit différée jusqu'au jour. L'ennemi vous paroît plongé dans le sommeil; méfiez-vous de cette apparente sécurité. Si ses projets

nous ſont connus, ſi nous avons le ſecret de ſes opérations, ſoyez perſuades qu'il a ſu ſe ménager des intelligences juſques dans ce camp. Un mouvement ſubit & inattendu jetteroit peut-être le déſordre dans ſes rangs, & nous procureroit quelques avantages; mais, revenu de ſa terreur, il les reprendroit bientôt, & cette témérité de notre part n'auroit peut-être produit que des fruits amers. Rappellez-vous le conſeil que donna, dans une circonſtance preſque ſemblable, cet homme célèbre qui n'eut jamais ni maître, ni rivaux, dans l'art de diriger des ſièges. Les généraux vouloient une attaque de nuit, Vauban s'y oppoſa. Non-ſeulement, diſoit-il, les attaques de nuit ſont meurtrières, mais outre les erreurs funeſtes que produit l'obſcurité, la confuſion en eſt inévitable. Le Soldat n'appercevant point ſes étendarts ne ſait où ſe rallier dans la déroute, & n'a pour guide dans le ſentier de l'honneur, ni le ſigne ſous lequel il combat, ni la vue de ſon général. Cet avis prévalut, & le lendemain les Francais entrèrent en vainqueurs dans une ville contre laquelle leurs efforts ſe ſeroient peut-être briſés la veille. Cette opinion eſt la mienne, & j'y perſiſterai & par amour pour l'humanité, & par attachement à la gloire & à la liberté de mon pays.

SALICETTI.

Degomier, ton expérience, ta qualité de général, chargé en chef de l'expédition de Toulon, te donnent des droits à la confiance de l'armee; parle avec cette franchiſe qui caracteriſe un Soldat Républicain.

DEGOMIER.

DEGOMIER.

L'avis d'un homme juſtement célèbre eſt, ſans contredit, d'un grand poids; mais les circonſtances ſont-elles les memes? J'affirmerois le contraire. Eh! que peuvent avoir de commun des ſtipendiaires aux gages d'un deſpote & des hommes unis entr'eux par le ſentiment de l'indépendance! Quelle différence entre ces tems où l'orgueil d'un monarque traînoit au combat quelques poignées d'eſclaves, & ces jours glorieux où des millions de Républicains, armés pour la plus ſainte des cauſes, luttent avec ſuccès contre toutes les forces de l'Europe! Je connois & ces vaines terreurs, & ces mépriſes quelquefois terribles que produit l'obſcurité; mais ſi elles doivent être funeſtes, c'eſt à celui que la crainte accompagne juſques dans les champs de l'honneur. Lorſque je vois, d'un côté, le courage, de l'autre, l'épouvante, je balancerois encore! Non. Quand le Soldat demande le combat, l'heure de vaincre eſt arrivée. Différer plus long-tems, ce ſeroit irriter ſon impatience; ce ſeroit lui faire croire que nous l'avons trompé ſur les forces de l'ennemi. Je demande donc que l'aſſaut ſoit donné à l'inſtant. Il n'appartient qu'au Français de paſſer tout-à-coup du ſommeil à la victoire.

SALICETTI.

Le lâche Eſpagnol, l'Anglais perfide ſouillent notre territoire, & nous n'avons pas encore vaincu. Étonnons l'univers! qu'il admire notre audace! qu'il tremble au recit de nos actions! plus le peril eſt grand, plus il promet de gloire. Ne marchons

point, mais volons à la victoire. Pénétrer pas à pas dans Toulon, c'eſt expoſer le dépôt précieux qu'il renferme. Une attaque générale peut ſeule le préſerver des flammes, & empêcher qu'il ne groſſiſſe la flotte ennemie. Mais, hâtez-vous! demain Toulon ne vous offrira peut-être que des maiſons déſertes & un port embrâſé. Hâtez-vous! le moindre retard devient un crime, quand il s'agit de punir le parjure & la trahiſon.

(Ils ſe lèvent.)

TOUS.

L'aſſaut!

SANS-FAÇON.

Bonne nouvelle! nous allons relever les factionnaires Anglais.

(Degomier leur montre des plans qu'ils ſe communiquent l'un à l'autre.)

SCÈNE III.

Les PRÉCÉDENS, le Chef des Atteliers.

(Il eſt enveloppé d'un manteau, & au milieu d'une patrouille, précédée d'un falot.)

SANS-FAÇON.

Qui vive?

UN CAPORAL.

Patrouille.

SANS-FAÇON.

Halte-là. Caporal, hors la garde.

UN CAPORAL, 4 Fusiliers.

Qui vive ?

1.er CAPORAL.

Patrouille.

2.e CAPORAL.

Avance à l'ordre.

(*La patrouille reconnue, le Caporal & les Fusiliers se retirent.*)

1.er CAPORAL, *près de la tente & au général.*

Général, les patrouilles avancées ont arrêté cet homme, & nous vous l'amenons.

(*Le Chef entr'ouvre son manteau pour se faire reconnoître.*)

LES DÉPUTÉS, *hors de la tente.*

C'est.....

(*Le Chef leur dit par un geste de ne pas continuer.*)

LE GÉNÉRAL, *au Caporal.*

C'est bon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEF.

FRÉRON.

Brave homme, sois le bien venu ! Il nous tardoit de te revoir. Que s'est-il passé depuis ton départ ? Quelles dispositions l'ennemi a-t-il faites ? Quel obstacle a pu enchaîner tes pas, & te tenir deux jours entiers éloignés de nous ?

LE CHEF.

Fidèle à mes devoirs, fidèle à mon pays, j'attendois le déclin du jour pour m'échapper de la ville. Tout-à-coup l'ordre eſt donné de fermer les portes, & de ne laiſſer ſortir qui que ce ſoit. Juſtement alarmé, je me rends auprès du Commodore, & j'apprends que des avis certains viennent d'annoncer que Toulon eſt à la veille d'un aſſaut général. A cette nouvelle tout mon ſang ſe glace. Ils vaincront, me diſois-je, & je n'aurai pas eu la gloire de ſeconder leurs efforts. Auſſi-tôt je parcours tous les poſtes. J'interroge tous les regards. Rien n'échappe à mon œil attentif, & quel ſpectacle! Ici des patriotes arrachés de leurs priſons & plongés dans des cachots voiſins de la mer, & preſqu'enſevelis ſous les eaux. Là des hommes torturés de mille manières pour n'avoir pas ſouri au ſupplice de ces infortunés. D'autres menacés de la mort s'ils ont le malheur de donner un ſoupir, une larme, aux maux qui menacent leur patrie. Aux cris de ces malheureuſes victimes, d'une férocité inouie, ſe méle le tumulte des Soldats, le bruit des armes. Les ordres ſe donnent, ſe ſuccèdent, ſe contrediſent. Les places publiques, les rues ſont inondées de gens cherchant un aſyle qui puiſſe les ſouſtraire à la fureur des Français. L'agitation eſt la même dans le port, dans la rade, & juſques dans les forts, dont les garniſons, quoique nombreuſes, ne ceſſent de demander des ſecours. A la faveur de ce déſordre, je parviens enfin à tromper la vigilance des ſentinelles, & me voici déterminé, comme vous, à vaincre ou à périr.

ROBESPIERRE.

Ce dévouement t'honore & te promet une place parmi les défenseurs de la patrie.

LE CHEF.

Il tire de sa poche un sac contenant des instrumens de fer. — (à Salicetti.)

Accepte ce dépôt; ce sont les instrumens dont je t'ai indiqué l'usage. Si je péris, tu les confieras à celui qui aura le mieux fait son devoir.

SALICETTI.

Tes intentions seront remplies. Amis, partageons-nous, afin que l'ordre de prendre les armes soit donné par-tout au même moment. Degomier, le rendez-vous général est ici. Quant aux dispositions militaires nous les abandonnons à votre expérience.

DEGOMIER.

Représentans, sous deux heures ces forts seront en notre pouvoir, ou trente mille Français auront cessé d'exister.

SALICETTI, *au Chef.*

Brave homme, suis-moi; je veux avoir l'honneur de te présenter à l'armée.

LE CHEF *en sortant.*

Nous serons donc vengés!

(Ils se retirent par des côtés différens.)

SCÈNE V.

SANS-REGRET, SANS-FAÇON.

SANS-FAÇON.

Pour le coup, les Anglais vont danser une fière Carmagnole.

SANS-REGRET.

Et par là-dessus ils paieront les violons.

SANS-FAÇON.

Bien entendu.

(*Bruit sourd dans les parties latérales.*)

SANS-FAÇON, *après avoir regardé à droite & à gauche.*

Tiens, regarde, regarde. Voilà le réveille matin qui arrive.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, accompagné de Soldats.

CHANT.

L'OFFICIER.

Aux armes !
Aux armes !
Aux armes !

(*Ce cri est répété dans les parties extérieures du Théâtre, d'abord à gauche, puis à droite.*)

L'OFFICIER.

Aux armes !
Aux armes !
Aux armes !
Il faut marcher à l'ennemi.

LE GROUPE *de la droite.*

(*Ils se lèvent en sursaut, se frottent les yeux, & étendent les bras comme des gens qui se réveillent.*)

Lorsque l'on est bien endormi,
Ah ! que le sommeil a de charmes.

L'OFFICIER.

Il faut marcher à l'ennemi.

GROUPE *de la gauche.*

(*Dans l'attitude du précédent.*)

Il faut marcher à l'ennemi.

(*Suspension.* — (*Ils se lèvent tous précipitamment & entourent l'Officier.*)

Il faut marcher à l'ennemi.

L'OFFICIER.

La voix de la patrie
Vous appelle au combat,
C'est elle qui vous crie :
Pour sauver son pays, tout Français est Soldat.

TOUS.

La voix de la patrie
Nous appelle au combat,
C'est elle qui nous crie :
Pour sauver son pays, tout Français est Soldat.
Aux armes !
Aux armes !
Il faut marcher à l'ennemi.
(*Silence général.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, DES VIVANDIÈRES qu'on ne voit pas encore.

LES VIVANDIÈRES.

Danſons la Carmagnole,
Vive le ſon,
Vive le ſon,
Danſons la Carmagnole,
Vive le ſon
Du canon.

(*Elles ne paroiſſent que ſur les derniers mots du refrain, & entreront par la gauche.*)

LES VIVANDIÈRES.

Vive la République.

TOUS.

Vive la République.

VIVANDIÈRES *à l'Officier.*

Bon jour, mon vigoureux.

(*aux Soldats.*)

Bon jour, enfans. Tout le monde eſt debout ici, parlez-moi deçà, parlez-moi deçà.

CHANT.

(*Diſtribution d'eau-de-vie par les Vivandières, les flacons paſſent de main en main.*)

UNE VIVANDIÈRE.

Amis, un doigt de brandevin
Eſt un bon réveille matin.

(*Un Soldat lui préſente de l'argent.*)

Il ne faut rien pour çà,
C'eſt Georges qui paiera.
Danſons, &c.

De Pitt mépriſez les Soldats,
Des traîtres ne ſe battent pas.
Corrompre eſt leur eſpoir,
Vaincre eſt notre devoir.
Danſons, &c.

Point de grace, point de pitié,
J'n'aim' point l'ouvrag' fait à moitié.
Pardonner' eſt abus,
Les morts ne r'viennent plus.
Danſons, &c.

Ils ſont beaucoup, je le ſais bien;
Mais le nombre ne nous fait rien:
Tuons tous ces Anglais,
Nous compterons après.
Danſons, &c.

Bien que là haut ils ſoient perchés,
J'les aurons bientôt dénichés:
Enſuite dans Toulon
Nous irons, ſans façon,
Danſer, &c.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS de toutes armes, ayant à leur tête SALICETTI, BARRAS, FRÉRON, ROBESPIERRE, RICORD, DEGOMIER, LE CHEF, LAPOYPE, Officiers, Tambours.

Les Soldats de la scène précédente se séparent, les troupes se mettent en bataille derrière les députés.

Les Vivandières se placent sur la gauche, & près de l'avant-scène.

UNE VIVANDIÈRE.

Ce sont nos braves Représentans.

SALICETTI, *à l'armée.*

Soldats-Citoyens, Toulon, l'infâme Toulon est encore au pouvoir de l'ennemi, & la France entière croit que vous avez vaincu (1). Ah! c'est trop long-tems différer la vengeance nationale, c'est trop long-tems ajourner votre gloire. Nos ennemis nous bravent, la tyrannie nous menace, & vous demeurez tranquilles témoins de ce spectacle révoltant. N'existez-vous donc plus, puisqu'ils vivent encore?... A vos yeux flotte le drapeau du royalisme; il défie votre courage; il semble vouloir vous interdire l'approche de la Méditerranée. L'étendard tricolor a-t-il donc cessé d'être l'éten-

(1) Voyez l'adresse de la Convention aux armées chargées de l'expédition de Toulon.

dard de la liberté ? Ne sait-il donc plus rallier les defenseurs de la patrie ? Un vil troupeau d'esclaves, parqués dans cette enceinte criminelle, insulte chaque jour à la République, & vos bataillons, tant de fois victorieux, cernent envain les brigands de Londres & de Madrid. Le Nord a triomphé, les rebelles sont vaincus dans la Sarthe & sur les rives de la Loire. Le Midi seul seroit-il déshérité de la portion qu'il doit avoir dans la gloire nationale ? Habitans des contrées méridionales, vous, dans l'ame de qui un ciel brûlant a versé des passions généreuses, & cet enthousiasme qui produit les grandes choses, vous n'avez pas été assez fortement indignés de la trahison des Anglais, de la lâcheté des Espagnols, du parjure d'une ville à jamais exécrable. Votre ardeur semble s'être éteinte tout-à-coup. Faudra-t-il donc appeler les enfans du Nord pour vous défendre ? Direz-vous que la conquete de Toulon est votre gloire, s'ils la doivent à leurs armes ? Laisserez-vous moissonner par d'autres mains les lauriers que la liberté a fait naître auprès de vous ? Oseriez-vous rentrer dans vos foyers si la victoire ne vous en ouvroit bientôt les routes glorieuses ? Souffrirez-vous qu'on dise en France, en Europe, dans l'avenir : Ils craignirent de mourir ! Ombres sanglantes & respectables des Représentans du peuple assassinés au nom des tyrans, apparoissez à nos troupes, & montrez-leur le chemin de l'honneur. Et vous, patriotes Français, déportés à Gibraltar, que le bruit de vos chaînes retentisse jusques dans ces lieux, & que la vengeance nationale s'appesantisse enfin sur la tête des coupables !

Braves Républicains, la Convention se confie en

votre courage. Vous rendrez bientôt à la France le domaine de la Méditerranée, au commerce ſes ports, à la marine ſes vaiſſeaux, à la République, la route de l'Italie & des Dardanelles. Marchez, Soldats de la patrie, que le crime de Toulon ne reſte pas plus long-tems impuni! Soldats, vous êtes Français, vous êtes libres! Voilà des Eſpagnols, des Anglais, des eſclaves; allez, la liberté vous obſerve, & la République vous commande la victoire.

LES SOLDATS.

L'aſſaut, l'aſſaut.

SALICETTI.

Cette réſolution eſt-elle unanime?

LES SOLDATS.

L'aſſaut! l'aſſaut!

CHANT.

SALICETTI.

Que le même ſerment nous lie!
Jurez de venger la patrie.

SOLDATS.

Nous le jurons tous.

SALICETTI.

Jurez d'exterminer les traîtres.

SOLDATS.

Nous le jurons tous.

SALICETTI.

Jurez d'immoler ſous vos coups
Ces vils eſclaves & leurs maîtres.

SOLDATS.

Nous le jurons tous.

SALICETTI.

Jurez de leur livrer une éternelle guerre.

SOLDATS.

Nous le jurons tous.

SALICETTI.

Jurez d'anéantir l'Eſpagne & l'Angleterre.

SOLDATS.

Nous le jurons tous.

SALICETTI.

La victoire eſt à nous.

SOLDATS.

Oui, oui, la victoire eſt à nous.

TOUS.

Allons,
Marchons,
Frappons,
Que tout leur ſang
Coule à l'inſtant!

Ils ſe partagent en deux colonnes, à la tête de celle de la gauche ſont Degomier, Salicetti, Robespierre.

Celle de la droite eſt précédée par Lapoype, Ricord, Fréron & Barras.

Les deux colonnes défilent de manière à ſortir par des côtés oppoſés.

VIVANDIÈRES *pendant le défilé.*

Vive la République, vive, &c. &c.

(*Elles les ſuivent des yeux juſqu'à ce qu'elles ſoient cenſées ne plus les appercevoir.*)

SCÈNE IX.

LES VIVANDIÈRES.

(Elles se placent au milieu du Théâtre, regardant tantôt à gauche, tantôt à droite, & donnant des signes de joie & d'admiration.)

1.re VIVANDIÈRE.

La belle chose qu'une armée!

UNE AUTRE.

Les braves gens!

1.re VIVANDIÈRE.

Et nos Députés, comme çà vous marche à la tête des Soldats; on diroit qui n'ont fait d'autre métier.

2.me VIVANDIÈRE.

Mais, vont-ils bien loin comme çà?

1.re VIVANDIÈRE.

Bah! gnia pas tant seulement pour demi-heure de chemin.

2.me VIVANDIÈRE.

Mais pourquoi au lieu de faire comme çà un grand circuit, n'ont-ils pas été tout en droiture?

1.re VIVANDIÈRE.

Ruse de guerre, mon enfant, ruse de guerre. Le courage est bel & bon, mais encore faut-il bien

se ménager par-ci par-là queuques petits avantages.
(*Ici la pluie redouble.*)

2.me VIVANDIÈRE.

Ah! mon Dieu queu tems; on diroit que c'eſt un fait exprès.

LA PREMIÈRE.

Comme ſi le tems y faiſoit queuque choſe. Eſt-ce qui n'ont pas leurs bayonnettes?

(*Un coup de fuſil des poſtes avancés, & dans la partie gauche.*)

2.me VIVANDIÈRE.

Tiens.....

1.re VIVANDIÈRE.

Chut.

Pluſieurs coups de fuſil à diſtance, le bruit décroiſſant toujours.

1.re LA MÊME.

Çà ne tardera pas à commencer.

Roulemens de tambours avec ſourdine.
Un coup de fuſil à droite.

1.re LA MÊME.

Ce ſont les avant-poſtes.

Pluſieurs coups de fuſil à diſtance.

2.me VIVANDIÈRE.

C'eſt la redoute anglaiſe.

Roulemens de tambours avec ſourdine.
Le combat s'engage des deux côtés au bruit de l'artillerie & de la mouſqueterie.
Les Vivandières vont & viennent, & s'agitent pendant l'action.

LA PREMIÈRE.

Ah! parlez-moi de çà.

2.me VIVANDIÈRE.

Le cœur me bat d'aiſe. Y me ſemble voir not' fils leur bailler des gourmades. Dam' c'eſt que c'eſt un fier gas que not' fils.

LA PREMIÈRE.

Et le mien, eſt-ce qui n'eſt pas-là? Va m' n'enfant, t'apprendras de ſes nouvelles..... Je ne voyons rien d'ici, & je grillons de ſavoir où ce que çà en eſt. Si je nous en mêlions un petit brin.

TOUTES.

Bien dit.

LA PREMIÈRE.

Pour ce qui eſt des armes, j' n'y entendons rien, mais je tiendrons les échelles, je jetterons des pierres, je prendrons ſoin des bleſſés. Allons, mes amies, allons.

TOUTES.

Allons, allons.

Elles ſe portent toutes du côté du fort Pharon. Le feu de la gauche doit redoubler. Celui de la droite ſe ralentit tout-à-coup.

Grands cris dans la partie droite, & près de la ſcène... Tumulte.

SOLDATS *qu'on ne voit pas.*

Non, non, c'eſt inutile.

Des

Des Soldats fuyant à toutes jambes & dans le plus grand désordre, traversent le Théâtre.

Ricord, Barras, Lapoype sont à leur poursuite, & cherchent à les rallier.

BARRAS.

Soldats, Soldats, entendez la voix de la patrie.

RICORD.

Amis, ne les abandonnons pas, rallions-les, s'il est possible, ou mourons à leurs yeux.

Ils sortent. — L'attaque du fort Pharon continue.

FRÉRON, *faisant face à des Soldats en déroute, il se précipite sur eux & leur présente le corps.*

Arrêtez, arrêtez, arrêtez.

SOLDATS.

Non, non.

FRÉRON.

Vous êtes Français, & vous fuyez.

SOLDATS.

Nous sommes trahis.

FRÉRON.

Vous ne vous déshonorerez qu'après m'avoir arraché la vie.

UN OFFICIER.

Qui es-tu pour nous parler ainsi ?

FRÉRON.

Je suis Représentant de la Nation, à laquelle tu dois jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

L'OFFICIER, *lui mettant un pistolet sur la poitrine.*

Tiens, reçois le salaire de ton imposture.

FRÉRON.

Frappe, mais retourne au combat.

UN OFFICIER *supérieur, après avoir détourné le pistolet.*

Que fais-tu malheureux ?

L'OFFICIER, *reconnoissant son Commandant.*

Mon Commandant ! je suis perdu.

FRÉRON.

Tout est oublié, si la voix de l'honneur parle encore à ton ame. (*Il se saisit d'un drapeau & le tient élevé.*) Soldats de la patrie, ralliez-vous à ce signe.

Roulemens de caisse. — Les Soldats accourent de tous côtés, & se mettent en bataille.

Barras, Ricord, Lapoype à la tête de plusieurs colonnes.

RICORD.

Les voilà, les voilà.

LAPOYPE.

Soldats, à vos rangs.

BARRAS.

Maintenant, je réponds d'eux.

FRÉRON.

En bataille.... en avant.... marche.

A peine ont-ils disparu, que la colonne de la gauche se montre sur les hauteurs du fort Pharon, après une action dans laquelle quelques Anglais sont précipités du fort. Le pavillon Anglais est amené, & le drapeau tricolor lui succède.

Rappel général dans cette partie.

Une colonne de la division, ayant Fréron à sa tête, reparoît.

Les échelles sont plantées, Fréron monte le premier à l'assaut. Les Soldats le suivent en foule, & montrent le plus grand courage.

Comme le fort est placé près des coulisses, les premiers montés doivent redescendre pour former la navette, & ajouter à l'illusion.

Le fort pris, le drapeau tricolor est arboré aux acclamations de vive la République. Ce cri est répété du fort Pharon.

Une musique militaire & lointaine annonce le retour des armées victorieuses.

Celle du fort Pharon paroît la première, & décrit la figure suivante.



Vient ensuite celle du fort Malbosquet, elle décrit la figure opposée, au moyen de quoi les deux armées se trouvent en face.

La colonne de la gauche ayant des prisonniers Anglais dans le centre, est précédée par ses tambours. A leur suite, sont les Vivandières; elles ont sur la tête les chapeaux des prisonniers Anglais, & tiennent leurs sabres à la main.

La colonne de la droite marche dans le même ordre. Dans le centre sont des prisonniers Espagnols.

Après les Vivandières, marchent Salicetti, Robespierre, & le général Degomier.

CHANT, *pendant la marche des deux colonnes.*

TOUS.

Victoire, victoire, victoire,
Le fort Pharon est emporté.
Victoire, victoire, victoire,
Le fort Anglais est emporté.
Rien, rien ne nous a résisté,
Victoire, victoire,
Ce jour couvre de gloire
Les armes des Français.
Volons à de nouveaux succès.

Fréron, Barras, Ricord, Lapoype sont à la tête de la seconde colonne.

Les Députés & les Généraux se jettent dans les bras les uns des autres.

SALICETTI.

Quel jour pour nos armes!

DEGOMIER, *aux Soldats de la gauche.*

Ils se sont comportés en héros.

FRÉRON.

Chacun a fait son devoir : chacun a bien mérité de la patrie.

SALICETTI.

Soldats, la prise du fort Pharon & de la redoute anglaise vous ouvre le chemin de ces gorges jusqu'à

préſent inacceſſibles. Allez cueillir les lauriers qui vous attendent ſur les remparts de l'Eguillette, & que ces lâches (*en montrant les priſonniers*) qui ne ſavent pas même conſerver ce que le brigandage leur a procuré, ſoient témoins de ce que peut votre valeur.

Ils défilent par un à gauche & un à droite ſur le couplet ſuivant.

Victoire, victoire,
Ce jour couvre de gloire
Les armes des Français.
Volons à de nouveaux ſuccès.

Les deux colonnes ſe réuniſſent dans le fond, & ſortent par les bas côtés du fort Pharon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La scène se passe dans le port de Toulon. On voit d'un côté l'arsenal, & de l'autre la corderie. Le fond est occupé par la mer. A la gauche est une jettée surmontée d'un fort, au-dessus duquel on apperçoit des masures & des pavillons. Les pouppes doivent tant soit peu déborder. La droite laisse voir des beauprés & des figures de bâtimens.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDANT, BURSAL.

BURSAL.

Parbleu, M. le Commandant vous avez fait de belle besogne. Laisser enlever en deux heures de tems des forts que cinquante hommes pouvoient défendre contre une armée entière. On vient ici; on s'y croit en sûreté, & à l'instant où l'on s'y attend le moins, il faut lever le pied, s'embarquer à la hâte, & laisser derrière soi ce que l'on a de plus précieux.

LE COMMANDANT.

Monsieur.

BURSAL.

Cette conduite est odieuse, impardonnable.

Exposer un homme de ma sorte ! Ne m'avertir qu'au dernier moment des dangers que je cours ici, cela crie vengeance.

LE COMMANDANT.

Soyez persuadé.

BURSAL.

Je n'écoute rien ; mais aussi ces Français ont le diable au corps. (*Plusieurs coups de canon.*) Je suis sur les épines. S'embarquer, courir de nouveaux hasards, & tout cela parce que ces Messieurs ne connoissent pas seulement les premiers élémens de leur métier. —— Songez au moins, M. le Commandant, que vous repondez de moi corps pour corps, & qu'il faut que je sois à bord sous cinq minutes.

LE COMMANDANT.

Considérez.

BURSAL.

Ah ! parbleu, j'ai bien le tems de discourir. Il n'en sera ni plus ni moins, quand un boulet de canon m'aura enlevé un bras ou une jambe. —— Allons, Monsieur, si l'on m'y reprend, à coup-sûr ce ne sera pas de si-tôt.

(*Il sort.*)

LE COMMANDANT.

Quel homme !

SCÈNE II.

La MARQUISE, la COMTESSE, l'EVÊQUE, la DUCHESSE, JHON-BULL, PUDDING, Domestiques chargés d'effets & de porte-manteaux.

LA DUCHESSE.

Mais, Monseigneur, cet officier Anglais est donc introuvable.

L'EVÊQUE.

Madame la Ducheſſe que sa loyauté vous rassure!

LA MARQUISE.

Mais, c'est manquer à tous les égards, à tous les procédés que de faire la guerre de cette manière-là.

LA COMTESSE.

Je suis au déſeſpoir.

PUDDING.

Sur mon foi, ceci commence pour être sérieuse.

JHON-BULL.

Voilà ce que c'est que des projets conçus légèrement & exécutés avec précipitation.

(*Cris derrière le Théâtre.*)

LA DUCHESSE.

Juſte ciel! quel bruit épouvantable! il y a de quoi mourir cent fois pour une.

L'EVÊQUE.

Raſſurez-vous, Meſdames, le fort de l'Eguillette, à lui ſeul, peut arrêter l'ennemi ſix ſemaines entières.

JHON-BULL.

Et moi, Monſieur, qui connois l'impétuoſité françaiſe, je dis qu'il ne tiendra pas 24 heures.

LA DUCHESSE.

Vous me faites frémir.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

Se peut-il !

PUDDING.

Je ſuis tout auſſi courageuſe qu'un autre, mais je donnerois mille livres ſterling pour n'avoir jamais mis le pied dans cette diable de pays.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, un Officier Anglais.

L'OFFICIER.

Meſdames, le vaiſſeau eſt ſous voile, & les chaloupes vous attendent pour déborder.

LA DUCHESSE.

Cette leçon ſera la dernière.

LA COMTESSE.

Il faut donc s'exiler encore !

LA MARQUISE.

Ah! j'en mourrai.

L'EVÊQUE.

Cachons leur mon dépit.

JHON-BULL.

Insolens dans la prospérité, bas & rampans dans le malheur ; ils ne changeront jamais.

PUDDING.

Pour le coup, voilà mon voyage remise à fort long-tems, je pense.

(*Il sort en fredonnant.*)

Pour retourner aux rives de la Seine.

SCÈNE IV.

Une Colonne Anglaise, avec son artillerie, le COMMODORE, le Comte de LANGARA.

L'OFFICIER.

Stop.

LE COMMODORE.

Les portes de Marseille & de Saint-Lazare sont menacées. Que les secours soient prompts, & repartis également.... Allez....

La colonne fait par file à droite & défile.
Elle est suivie d'Espagnols, tenant des matières combustibles. — (*Ils s'arrêtent.*)

LE COMMODORE.

Vous, garniſſez de matières combuſtibles les chantiers, les magaſins, l'arſenal, la corderie, & qu'au premier ſignal ils deviennent la proie des flammes.

Une partie de cet ordre s'exécute à la vue des ſpectateurs dans la Corderie & dans l'Arſenal.
Cris de matelots derrière le Théâtre.

Ahé ! ahé !

Le feu des aſſiégeans devient plus vif & plus rapproché.
Les forçats traverſent le Théâtre, portant les uns des voilures, les autres des effets de campement, quelques-uns ſont attelés à des canons.

Le Comte de LANGARA.

Ils triomphent, & la fuite ſeule peut nous dérober à leurs coups !

LE COMMODORE.

Fuir !

LE COMTE.

Excès de miſère & d'opprobre !

CHANT.

LE COMMODORE.

Ô jour honteux !
Ô jour à jamais exécrable !
Comme de vils troupeaux nous fuyons devant eux,
Et par-tout leur valeur nous preſſe & nous accable.

COMMODORE.

Eh ! que ſont-ils donc ces Français ?
Qui leur inſpira ce courage ?
La liberté donne les grands ſuccès ;
Les revers ſont pour l'eſclavage.

Ah ! ce reſſouvenir me rend à ma fureur.

LE COMTE.

Ah ! que j'abhorre ces Français,
J'abhorre juſqu'à leur courage.
La liberté leur donna des ſuccès,
Ils les perdront par l'eſclavage.

O Ciel, pour les punir, arme ton bras vengeur !

ENSEMBLE.

Peuple que je déteſte,
Crains, crains notre reſſentiment !
Ce jour te deviendra funeſte,
Et tes propres lauriers nageront dans ton ſang.
Vois tes ports embraſés ! vois tes cités en cendre !
Vois cent rois, accourir des bouts de l'univers,
Pour venger notre injure & te donner des fers !

Mon cœur jouit des pleurs qu'il te faudra répandre :
Mon cœur devient heureux par l'excès de tes maux.
Puiſſe-tu, peuple ingrat, par des tourmens nouveaux,
Deſcendre lentement dans la nuit des tombeaux.
Puiſſe la France entière
N'offrir à l'œil épouvanté,
Qu'un champ aride, inhabité,
Et des débris couverts de ſang & de pouſſière !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, un Officier Anglais.

LE COMMODORE, *à la vue de l'Officier.*

Que vient-il annoncer ?

L'OFFICIER.

Les Français ſont vainqueurs.
Sur les hauteurs du fort de l'Eguillette
On voit déjà flotter leurs rebelles couleurs.

LE COMTE, LE COMMODORE.

Et notre armée ?

L'OFFICIER.

Elle eſt défaite.

LE COMMODORE.

A l'inſtant du départ qu'on donne le ſignal.

LANGARA.

Puiſſe-t-il aux Français être à jamais fatal !

LE COMTE.

Fuyons, hélas ! puiſque le ſort l'ordonne.

(*Ils ſe retirent à pas lents vers le fond du Théâtre.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, *moins l'Officier.*

Le ſignal du départ eſt donné par trois coups de canon tirés du fort.

Ici doit régner le plus grand mouvement.

La muſique exprime tour-à-tour l'agitation, la crainte, le déſeſpoir.

Le ſilence le plus affreux ſuccède par intervalle à ce tumulte.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, des Officiers de marine, l'un Anglais, l'autre Français, l'autre Espagnol, paroissent sur le fort. Ils sont armés de porte-voix, & font différens commandemens, chacun dans leur langue.

Le COMMODORE & le Comte de LANGARA, l'épée à la main, sont censés commander les manœuvres. Les équipages répondent par ces cris : Ahé ! ahé !

PORTES-VOIX.

ANGLAIS. — Starbord.
FRANÇAIS. — Par-à-virer.
ESPAGNOL. — Vira.

(*Les sifflets des contre-maîtres répètent le commandement.*)

LES ÉQUIPAGES.

Ahé ! ahé !
Vira, vira.

Le tocsin doit remplir les silences.

Des matelots placés près du rivage sont occupés à détacher les cordages.

D'autres montent dans les manœuvres des vaisseaux indiqués derrière le fort, & déferlent les voiles de perroquet & des huniers.

Le bruit de la mousqueterie & du canon continue.

Celui des marteaux ne doit jamais cesser.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Femmes de tout âge. Elles preſſent des enfans contre leur ſein.

(*Ceci fait ſuite au morceau précédent.*)

Leur entrée doit être précédée de cris.

CHANT.

Grand Dieu ! c'eſt nous qu'on abandonne !

Le Commodore & Langara ſe rapprochent de l'avant-ſcène. Les femmes après les avoir apperçus, s'arrêtent & ſe précipitent à leurs genoux.

LES FEMMES.

Sauvez nos enfans,
La mort les environne ;
Sauvez nos enfans ! . . . .

COMTE, COMMODORE.

Ne craignez rien pour vos enfans.

LES FEMMES.

Sauvez nos enfans,
La mort les environne !

Le bruit de l'artillerie augmente. Porte-voix, ſifflets des contre-maîtres, cris des matelots.)

LES FEMMES.

Le bruit approche, entendez-vous :
Ils vont expirer ſous leurs coups.

COMTE, COMMODORE.

Ne craignez pas que je les abandonne.

Les femmes se roulent à terre, d'autres présentent leurs enfans.

TOUS.

Sauvez nos enfans.

(*Repos.*)

Porte-voix, artillerie, marine, comme ci-dessus.

COMTE, COMMODORE.

Ne craignez pas que je les abandonne.

Les vaisseaux de la rade ont disparu.

Les porte-voix tournés vers le Commodore & le Comte.

A bord.
A bord.
On board.
On board.

(*Silence.*)

LE COMMODORE.

Levez-vous & suivez nos pas.

TOUS.

Ah ! quel bonheur ! suivons ses pas.

(*Ils sortent à pas précipités.*)

SCÈNE IX.

LES FORÇATS.

(*Ils entrent par la gauche avant la sortie des personnages précédens.*)

LES FORÇATS.

Non, ils ne les brûleront pas,
Nous ne sommes que des Forçats
Condamnés

Condamnés à l'ignominie :
Mais pour servir notre patrie,
Nous avons du cœur & des bras.
Non, ils ne les brûleront pas.

LES PORTE-VOIX, *tournés vers les chaloupes.*

On board !
On board !
A bord !
A bord !

Les forçats brisent leurs fers.

Pendant ce couplet, on voit passer dans une chaloupe, ayant pavillon Amiral, le Commodore & le Comte de Langara. D'autres chaloupes remplies de femmes, d'hommes & d'enfans leur succèdent.

TOUS.

Dieu, prend pitié de notre sort !

Une chaloupe surchargée s'abîme, cri général. Une femme veut donner son enfant à un matelot, il lui échappe, & tombe à la mer.

Des Soldats Anglais & Espagnols tenant des torches traversent le Théâtre.

Pendant le passage des chaloupes, des matelots Anglais mettent le feu à la Corderie, à l'Arsenal, & se retirent.

Le feu se manifeste dans la partie droite de la rade, & dans d'autres parties de la ville.

Les forçats armés de haches se portent par-tout où est le feu.

Les Français ont pénétré dans Toulon, ce qui est indiqué par des Soldats fuyant à toutes jambes.

Une colonne anglaise se met en bataille sur le Théâtre.

SCÈNE X.

DEGOMIER, LAPOYPE, SALICETTI, BARRAS, RICORD, FRÉRON, ROBESPIERRE, BOYER, VIVANDIÈRES, elles ne paroîtront qu'après la défaite des Anglais; FORÇATS, PRISONNIERS Anglais & Eſpagnols.

Les Français paraiſſent, le combat s'engage.
Les Anglais forment un bataillon quarré.
Exploſion dans la rade.
Les Français ſe diviſent, le fort eſt pris, le bataillon quarré eſt enfoncé, & les Anglais tués pour la plupart ou précipités dans la mer.
Pendant le combat, des Forçats à coup de hache abattent le beaupré d'un vaiſſeau incendié & le ſauvent.
Roulement général. Silence.

SALICETTI.

Soldats-Citoyens, la nation n'a point été trompée dans ſon attente. Elle vous avoit ordonné de vaincre, & vous avez vaincu, & cette ville rebelle, où le crime eſpéroit fonder un nouvel empire, eſt redevenu le patrimoine de la République. Voyez flotter de toutes parts les enſeignes de la Liberté. Voyez fuir à travers les mers ces brigands qui prétendoient nous aſſervir. Soldats, Républicains, héros, vous fûtes égaux par le courage, l'immortalité vous attend, & la poſtérité fidelle à recueillir vos noms, les tranſmettra aux âges les plus reculés. Généreux Boyer, tu as bien mérité de la patrie, & la patrie ſe montrera reconnoiſſante. Brave

Degomier, cette journée te rend l'effroi des tyrans. Poursuis, & ne t'arrête que lorsque le dernier des rois aura mordu la poussière.

ROBESPIERRE.

Soldats, ce sont les Représentans du peuple français qui vous interrogent. Si parmi nous, il en est un, il en est un seul qui ne se soit pas montré digne de vous, qu'il soit dénoncé à l'instant aux armées, à la France entière, à l'univers témoin de votre courage.

L'ARMÉE, LES VIVANDIÈRES.

Vivent nos Députés, vive la Montagne!

ROBESPIERRE.

Forçats, vous avez prouvé que l'on pouvoit, au sein même de la flétrissure & de l'ignominie, conserver encore quelques vertus : votre conduite sera récompensée.

SALICETTI, *aux prisonniers.*

Qu'on les entraîne! leur présence est une insulte à la liberté.

SCÈNE XI.

Les PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Grace à l'activité des secours, les édifices publics ont été préservés des flammes, le calme est rétabli,

l'ordre règne par-tout, & les patriotes, rendus à la liberté, font retentir l'air de leurs chants d'allégresse. Parmi cette foule d'infortunés, il en eſt un que regrettoit notre amour : le Ciel nous l'a conſervé.

SALICETTI.

Il exiſteroit encore !

L'OFFICIER.

Le voici qui s'avance.

SCÈNE XII.

Les PRÉCÉDENS, BEAUVAIS, il eſt appuyé & ſe ſoutient à peine ; ſa marche eſt lente & pénible.

(*Silence général.*)

RICORD.

Spectacle cher & douloureux !

BEAUVAIS.

Qu'il eſt pur l'air de la liberté ! (*Il jette les yeux autour de lui*) qu'il eſt doux de ſe trouver au milieu de ſes frères ! .... Vos cris de victoire ont retenti juſques dans les abîmes où leur barbarie m'avoit plongé. Au récit de vos exploits, ma vie s'eſt ranimée toute entière.... que ne puis-je vous preſſer tous contre mon ſein !.... Ah ! mon ame n'eſt pas aſſez forte pour le plaiſir qu'elle éprouve. (*Il tombe évanoui.*)

ROBESPIERRE.

Que tous les ſoins, que tous les ſecours lui ſoient

prodigués! Conſervons, conſervons à la République celui qui lui fut fidèle juſques ſous le fer des bourreaux.

(*Barras & Ricord l'accompagnent & le ſoutiennent*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN FORÇAT.

LE FORÇAT.

Citoyens, fuyez, fuyez! des ſouterreins immenſes, creuſés ſous ces lieux mêmes, récèlent dans leur ſein la mort & la deſtruction. La fumée qui s'élève de toutes parts annonce que les Anglais ont exécuté le projet qu'ils avoient formé de vous enſevelir ſous les ruines de cette ville. Fuyez, ou votre perte eſt certaine.

SALICETTI.

Qu'ai-je entendu !

DEGOMIER *aux Soldats.*

Que perſonne ne bouge. (*au forçat.*) Te ſens-tu l'audace néceſſaire à une entrepriſe périlleuſe ?

LE FORÇAT.

Ordonne.

DEGOMIER.

Seize hommes en avant. Enfans, ſuivez-le; précipitez-vous avec lui dans ces abîmes, dont la mort ſemble défendre l'entrée. Celui qui aura coupé les

communications sera proclamé sauveur de la patrie.

LE FORÇAT.

Le tems presse ; marchons.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *moins le Forçat.*

DEGOMIER.

Garde-à-vous.... Reposez-vous armes..... Repos.

SALICETTI.

Soldats, que ceux de vous, qui, par une prompte fuite, croiroient pouvoir échapper à ce nouveau danger, se retirent à l'instant.

(*Les Soldats se mettent à danser sur l'air de ça ira, les Vivandières en font autant.*)

SALICETTI.

Quels hommes !

ROBESPIERRE.

Quel courage !

FRÉRON.

Mon cœur en est tout ému.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE FORÇAT, LES SOLDATS.

LE FORÇAT, *accourant à perdre haleine, & tenant une méche qui fume encore.*

La voilà, la voilà !

TOUS.

Vive la République !

SALICETTI.

Ami, il n'eſt pas de faute qu'un ſi grand ſervice ne faſſe oublier. Viens dans mes bras, ſois libre dès ce moment, & compte ſur la reconnoiſſance d'une nation ſévère quand elle punit, & magnanime quand elle récompenſe.

(*Les Soldats & les Vivandières ſe diſputent à qui l'embraſſera.*)

FINALE.

Victoire, victoire, victoire !
Qu'on diſe dans ce jour de gloire :
Ici le Français eſt venu,
Ici le Français a vaincu.

Envain, affrontant la tempête,
L'Anglais au ſein des mers va chercher un abri :
Tremble, tremble, lâche ennemi,
La foudre gronde ſur ta tête !

Déjà nous franchiſſons les eaux ;
Déjà l'Angleterre eſt ſoumiſe ;
Et l'inſolente Tamiſe,
Près de ſes bords captifs voit flotter nos vaiſſeaux.

Iſle coupable, orgueilleuſe Carthage,
Rome pour te punir armera ſes enfans ;
Tu méditois notre eſclavage,
Et nous avons juré d'immoler les tyrans.

Il viendra ce moment de vengeance & de gloire,
Et nous dirons dans nos chants de victoire :
Ici le Français eſt venu,
Ici le Français a vaincu.

FIN.

De l'imprimerie de POTIER, rue Favart, n.° 427.